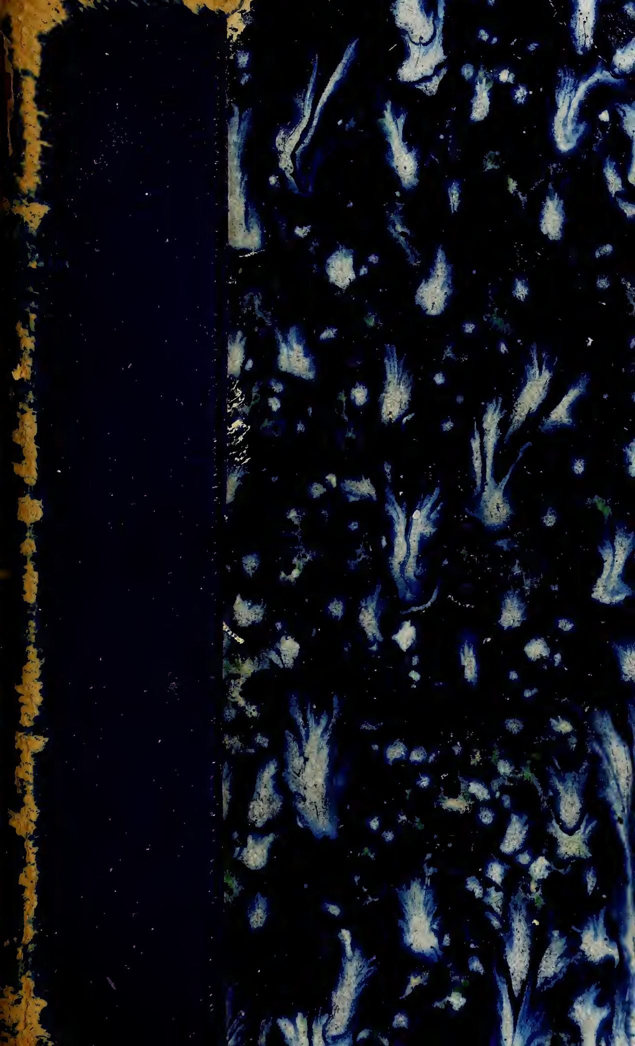
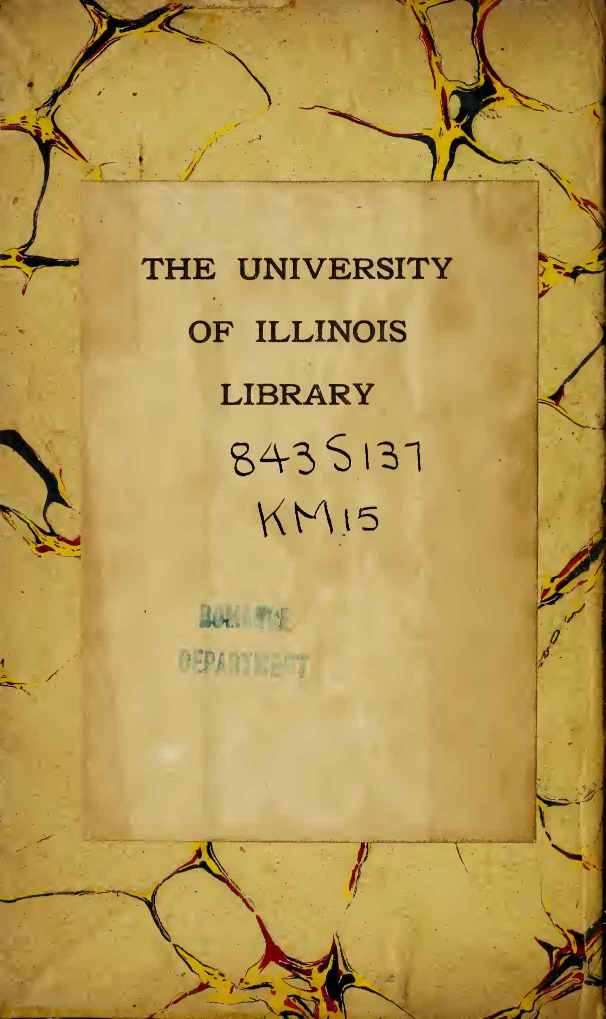
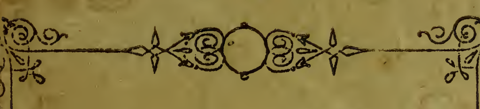



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
843 S137
KM15





JEAN MACÉ

SAINT-ÉVREMOND



PARIS

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS

18, rue Jacob.



SAINT-ÉVREMOND

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).

JEAN MACÉ

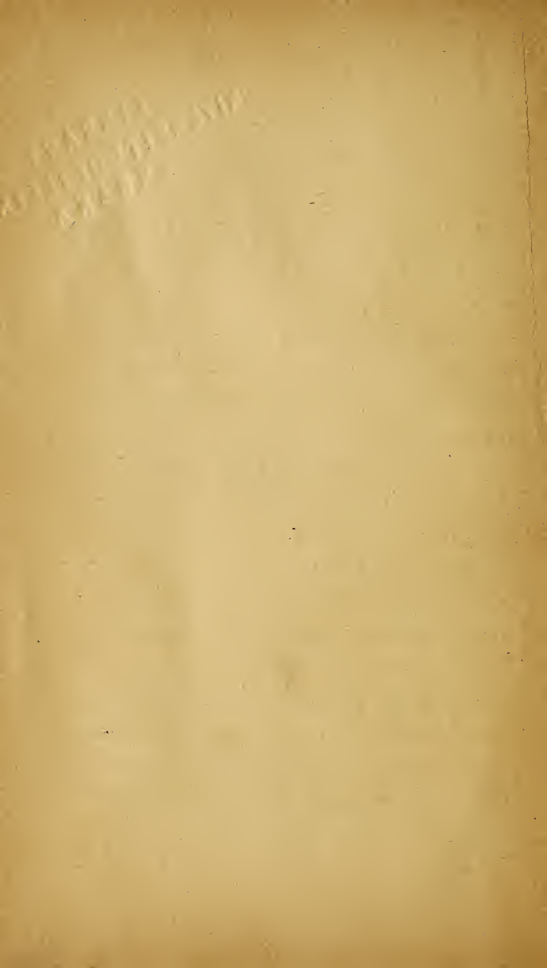
SAINT-ÉVREMOND



PARIS

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18



L'étude sur Saint-Évremond que l'on va lire n'est pas d'hier. Elle a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1842.

Un travail enterré depuis si longtemps dans cette grande catacombe, revoyant le jour à la façon d'un fossile retiré de sa carrière, est presque en droit de passer pour une nouveauté. Bien petit assurément sera le nombre des survivants, s'ils y reviennent, parmi ses lecteurs de la première fois. Ils auront eu d'ailleurs tout le temps d'oublier.

Il en est un pourtant qui aura bien été forcé d'y revenir, et pour lequel il ne

pouvait pas être entièrement nouveau, sans y gagner peut-être. Le hasard serait grand qu'un auteur se relisant à cette distance ne trouvât rien à changer. J'ai dû retenir parfois ma plume qui ne demandait qu'à rajeunir une phrase, à biffer un mot. Il m'a semblé que c'eût été dommage. On me pardonnera l'innocente coquetterie de m'être laissé voir plus académique il y a 52 ans qu'aujourd'hui. Cela tenait sans doute au lieu de naissance de mon premier enfant. Qui n'a pas eu son péché de jeunesse?

Monthiers, 24 juin 1894.

Jean Macé.

SAINT-ÉVREMOND

SAINT-ÉVREMOND

Il y a des fortunes de renommée bizarres, des noms populaires auxquels il ne se rattache aucun souvenir, ou peu s'en faut; des hommes célèbres à tout prendre, puisque tout le monde les connaît, mais dont personne ne connaît rien. A ceux-là, il semble que la postérité n'ait fait les honneurs d'une autre vie que pour la forme : elle a conservé l'étiquette, sans se soucier de ce qui était dessous. Ces réflexions me venaient l'autre jour en me rencontrant par hasard avec un de ces hommes dont il n'est resté que le nom. Je parcourais de l'œil les rayons d'une de ces respectables bibliothèques, vieux

meubles de famille, où tant de livres oubliés dorment en paix sous leur reliure rouge, l'uniforme littéraire des deux derniers siècles, quand je tombai sur une rangée de douze petits volumes in-dix-huit, intitulés : *Œuvres de Saint-Évremond.* Le *faites-nous du Saint-Évremond* m'avait toujours intrigué. Je fus curieux d'avoir enfin le mot de cette littérature de gentilhomme si chère à Barbin, près de laquelle le dix-huitième siècle avait passé en l'honorant, comme par grâce, d'un regard distrait, et dont le nôtre ne s'occupait déjà plus. Il faut le dire, le goût un peu suspect du grand siècle en matière de petites productions, et l'admiration trop facile de la cour de Louis XIV, en extase devant les sonnets de M. de Benserade, m'avaient tenu jusqu'alors en garde contre la légitimité de cette vogue passagère. Derrière Saint-Évremond, il semble presque qu'on aperçoive Balzac et Voiture, et, en dépit du talent réel de ces deux rois du bel

esprit, ce sont là deux parrains littéraires qui donnent à penser. L'alambiqué est passé de mode à cette heure, et l'ingénieux n'a plus cours qu'à demi, peut-être bien aussi parce que l'on en trouve la main-d'œuvre trop coûteuse et trop difficile. Bref, sur la foi de La Harpe, qui parle de Saint-Évremond de manière à n'engager personne à le lire, et qui finit, en confrère dédaigneux, par le proclamer « un homme de fort bonne compagnie, » je m'apprêtais à feuilleter en courant cette série formidable de petits volumes : je n'eus pas besoin d'aller loin pour changer d'avis. Il y a là certainement bien du fatras, pour nous servir de l'expression de La Harpe ; mais, en mettant de côté le mauvais, l'ennuyeux, et ce qui revient aux *faiseurs de Saint-Évremond*, il en reste encore assez pour fournir la matière d'une des études littéraires les plus curieuses que puisse nous offrir le dix-septième siècle.

Charles de Saint-Denys, sieur de Saint-

Évremond, naquit à Saint-Denys-le-Guast, près Coutances, le 1er avril 1613, trois ans après la mort de Henri IV. C'était le troisième des six fils de Charles de Saint-Denys et de Charlotte de Rouville, issus tous deux des premières familles de Normandie, faisant grande figure dans le pays, et assez haut placés pour qu'un siècle plus tard le père Anselme en ait parlé dans son *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France et des grands officiers de la couronne*. Toute cette splendeur ne devait guère profiter au jeune Charles de Saint-Denys, qui, avec son nom de Saint-Évremond, ou, comme on prononce en Normandie, Saint-Ébremont, tiré d'une petite terre de la baronnie paternelle, n'avait en perspective d'autre héritage qu'une modeste légitime de 10,000 francs en argent et une pension de 200 écus, « ce qui est beaucoup pour un cadet de Normandie, » ajoute avec le plus grand sang-froid son historien Des-

maizeaux. « Dans ce temps-là, dit l'auteur des *Mémoires de Grammont,* était chevalier qui voulait, abbé qui pouvait, j'entends abbé à prébende. » Saint-Évremond, que dans sa famille on avait surnommé *l'Esprit,* fut jugé capable d'être mieux que cela, et pour l'arracher à ces deux professions d'aventuriers, l'unique ressource de tant de cadets, on le destina à la robe, qui dérogeait moins en Normandie que partout ailleurs. En conséquence, à peine âgé de neuf ans, on l'envoya commencer ses études à Paris, sous les pères jésuites, au collège de Clermont, aujourd'hui Louis-le-Grand, où il eut pour professeur de rhétorique le père Canaye, qu'il devait plus tard mettre en scène dans un de ses plus ingénieux écrits. A quinze ans, Saint-Évremond commençait son droit; mais, sur le point de devenir candidat sérieux à l'honneur de siéger sur les fleurs de lys, une autre vocation se déclara chez le jeune cadet. Malgré sa précocité

intellectuelle, *l'Esprit* ne se sentait pas fait précisément pour la vie tranquille et studieuse du magistrat : en même temps que ses professeurs le vantaient aux autres écoliers, on parlait dans les salles d'armes de *la botte de Saint-Évremond*. Bref, il ferma bientôt les Institutes et le Droit Coutumier, et remit joyeusement à l'air son épée de gentilhomme. C'était alors le temps du règne de Richelieu. En lutte à la fois contre les protestants, contre les grands du royaume, contre l'Autriche, l'Espagne et la Savoie, la fière et belliqueuse Éminence ne laissait point les gens de guerre manquer d'occasions. Saint - Évremond, qui avait débuté à seize ans par la fameuse campagne de Savoie, où nos soldats enlevèrent à la course le redoutable Pas-de-Suze, Saint-Évremond fut nommé lieutenant à dix-neuf ans. Cinq ans plus tard, on lui donna une compagnie, immédiatement après le siège de Landrecies.

Tout ceci ne ressemble guère à l'appren-

tissage d'un homme de lettres, et celui qui eût annoncé alors au brave capitaine des armées du roi que la critique aurait quelque jour un compte à régler avec lui, celui-là l'eût assurément trouvé fort incrédule. Néanmoins la vie brutale des camps ne pouvait absorber tout entier un esprit si curieux, si ennemi de l'exclusion. Il arriva que cet écolier quelque peu bretteur fit un soldat lettré. Les vieux historiens, les vieux philosophes et les vieux poètes avaient suivi Saint-Évremond sous la tente, et sa réputation de merveilleux causeur groupait autour de lui les plus grands seigneurs, qui le traitaient en ami et en maître bien plutôt qu'en cadet à deux cents écus de pension.

Pendant ce temps, les années marchaient; Richelieu venait de descendre dans la tombe, entrainant bientôt après lui son pupille couronné; la régence d'Anne d'Autriche avait commencé, et les esprits respiraient plus à l'aise, délivrés du maître impi-

toyable qui depuis dix-huit ans tenait tout en bride. Des scènes nouvelles se préparaient qui devaient achever l'éducation pratique du jeune philosophe en justaucorps. Mais, en attendant la Fronde, il fallait obéir quelque temps encore à l'impulsion puissante imprimée aux affaires par le grand ministre. La période française de la guerre de Trente ans arrivait alors à son moment décisif. La guerre était partout, aux Alpes, aux Pyrénées, sur le Rhin, aux Pays-Bas, Saint-Évremond n'avait eu garde de manquer à une pareille fête. Il servait à la frontière de Champagne, au poste d'honneur, là où commandait un général de vingt-deux ans, sentinelle avancée du siècle de Louis XIV, qui en était encore à ses premières armes et à son premier nom, et que l'on appelait alors le duc d'Enghien. A tort ou à raison, le futur grand Condé se piquait déjà de littérature; il avait même été tout récemment question à l'Académie de l'appeler à

remplir la place laissée vacante par la mort du fondateur. Avec cet instinct qui devait en faire un jour l'hôte de Molière, de Racine, de La Fontaine, et l'ami de Bossuet, instinct peut-être plus moral qu'intellectuel, le jeune duc vint droit à Saint-Évremond dans la foule. Pour l'attacher de plus près à sa personne, il lui donna la lieutenanee de ses gardes, à laquelle il joignit une autre charge, peu compatible en apparence avec la première : il lui confia la direction de ses lectures. La guerre donnait dans ce temps moins d'embarras qu'au nôtre à ceux qui la faisaient. On marchait de siège en siège, posément, avec mesure, sans tout cet attirail d'études topographiques dont s'entoure aujourd'hui l'art militaire, sans ces préoccupations continuelles de manœuvres stratégiques et de marches forcées qui absorbent les jours et les nuits de nos capitaines. Il ne restait donc que trop de loisirs aux conducteurs de ces armées peu

exigeantes, au duc d'Enghien surtout, général au jour le jour, tout de verve et de spontanéité, qui ne songeait à prendre son parti qu'en face de l'ennemi, tellement habitué à compter sur l'inspiration du moment, qu'il disait un jour : « Ce que je n'ai pas trouvé au bout d'un quart d'heure, je ne le trouverai de ma vie. » Ce n'était donc pas une sinécure que la fonction dont était chargé Saint-Évremond, et il la remplissait d'une manière qui ne serait peut-être plus du goût de nos états-majors. Pour égayer les moments perdus de son général, il lui expliquait les anciens, en homme de sens et d'intelligence, il est vrai, bien supérieur au commentaire pédant qui régnait alors dans le monde encore nombreux des savants en *us*. Lui-même a donné quelque part un exposé de sa méthode, qui indique un esprit plus en avance sur son siècle que ne l'ont laissé croire certains juges littéraires mal disposés en sa faveur. « Je n'aime pas,

écrivait-il bien longtemps après au maréchal de Créqui, je n'aime pas ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystère de savoir ce qu'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu... Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes ni les affaires : ils rapportent tout à la chronologie; et pour nous pouvoir dire quelle année est mort un consul, ils négligeront de connaître son génie et d'apprendre ce qui s'est fait sous son consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'*oraisons*, César qu'un faiseur de *commentaires*. Le consul, le général, leur échappent : le génie qui anime leurs ouvrages n'est point aperçu, et les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues. »

Ce fut ainsi que Saint-Évremond fit la campagne de Rocroy, moitié lieutenant,

moitié secrétaire du prince, philosophant de compagnie avec le duc dans l'intervalle de deux rencontres, et commentant César, son épée entre les jambes.

De retour à Paris, il fit enfin le premier pas dans la carrière des lettres, mais par manière de passe-temps, pour se divertir lui et ses amis, sans la moindre prétention au titre d'auteur, en homme au contraire qui défendait la langue des *honnêtes gens* contre celle des écrivains de métier. Bientôt il courut par la ville une satire manuscrite intitulée : *Comédie des Académistes pour la réformation de la langue française.* Alors comme aujourd'hui, le fauteuil académique était le point de mire des moqueurs et des plaisants, quoi que pour d'autres raisons. Notre Académie à nous, race d'enfants en révolte qui se prétendent émancipés, n'a plus guère qu'une vie de convention. En dehors des représentations quasi solennelles qu'elle donne encore de temps à autre, son rôle

est de peu d'importance ; et si elle s'avisait d'élever la voix, fût-ce pour hasarder un conseil, elle prêcherait à coup sûr dans le désert, maintenant qu'il n'est plus si petit auteur qui ne dise ne relever que de Dieu et de sa plume, quand plume il y a, et encore Dieu n'est-il pas toujours de la partie ! Mais, du temps des *académistes*, fraîchement éclose de dessous la robe rouge de Richelieu, dans toute la verdeur d'une institution nouvelle, et fière encore d'avoir soumis *le Cid* à sa férule, l'Académie régentait le Parnasse avec la morgue et la raideur d'un tribunal sans appel. Elle donnait le mot d'ordre à l'hôtel Rambouillet, qui l'aidait à « purger le langage, » et ses décisions, colportées de ruelles en ruelles, étaient autant d'arrêts contre cette pauvre langue de Rabelais, de Brantôme et de Montaigne, qui, laissant aller chaque jour quelque débris de ses grâces et de sa naïveté gauloises, s'apprenait à se tenir bien droite et bien majestueuse

pour recevoir, en grande dame, le grand siècle et le grand roi.

L'audacieuse satire des *Académistes* attaquait de front la phalange réformatrice, et le strict incognito que gardait l'auteur aiguillonnait encore la curiosité publique, déjà piquée au vif par un vers franc d'allure, une raillerie pleine, à la fois de sens et de sel, par je ne sais quel air cavalier qui donnait une tournure originale à toute la pièce. Les uns l'attribuèrent au comte d'Etlan, d'autres à Saint-Amant, académicien lui-même, avec son rôle dans la pièce, mais académicien sans ferveur, qui commence par trouver tout mauvais, et qui n'entre en scène que pour troubler la séance. « Quelques autres m'ont assuré, dit Pélisson dans son *Histoire de l'Académie,* qu'elle était d'un gentilhomme normand nommé M. de Saint-Évremond. »

Il ne faut pas juger la comédie des *Académistes* du point de vue scénique. Elle ne fut jamais destinée au théâtre. Ce n'est,

à vrai dire, qu'une satire dialoguée, ou plutôt une série de dialogues satiriques, allant au hasard, sans action, sans intrigue, sans autre lien entre eux que le fond même du sujet. Cette forme dialoguée lui a valu l'honneur d'un titre aujourd'hui lourd à porter, dont alors le sens et la valeur n'avaient pas encore reçu de la langue une sanction définitive; mais, ceci reçu, on trouvera peut-être que, comme écrivain et même comme critique, il y a quelque gloire à avoir fait, en se jouant, bien avant Boileau, des vers tels que ceux-ci, par exemple :

SAINT-AMANT.

Oui, mais je n'aime pas que monsieur de Godeau,
Excepté ce qu'il fait ne trouve rien de beau;
Qu'un fat de Chapelain aille, en chaque ruelle,
D'un ridicule ton réciter sa *Pucelle,*
Ou que, dur et contraint en ses vers amoureux,
Il fasse un sot portrait de l'objet de ses vœux;
Que son esprit stérile et sa veine forcée
Produisent de grands mots qui n'ont sens ni pensée.
Je voudrais que Gombaud, l'Estoile et Colletet,
En prose comme en vers eussent un peu mieux fait.

Que des *Amis Rivaux* Bois-Robert ayant honte
Revînt à son talent de faire bien un conte.

La scène suivante appartient à l'histoire littéraire par un rapprochement que personne ne s'avisera de contester, et pourtant je ne sache pas d'édition de Molière où l'on ait eu l'idée de la mettre en regard de la fameuse scène de Trissotin et de Vadius, qu'elle a précédée de trente ans.

GODEAU.

Bonjour, cher Colletet.

COLLETET se jette à genoux.

Grand évêque de Grasse,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse.
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon ?

GODEAU.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
Levez-vous, Colletet.

COLLETET.

Votre magnificence
Me permet, Monseigneur, une telle licence ?

GODEAU.

Rien ne saurait changer le commerce entre nous :
Je suis évèque ailleurs, ici Godeau pour vous.

COLLETET.

Très révérend seigneur, je vais donc vous complaire.

GODEAU.

Attendant nos messieurs, que nous faudrait-il faire ?

COLLETET.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

Ce ne sont jusqu'ici que les politesses préliminaires. La différence de rang entre les deux *enfants d'Apollon*, la condescendance protectrice du *grand évêque,* l'empressement servile de l'humble Colletet, qui courbe jusqu'à terre son échine crottée, composent peut-être une donnée plus comique au fond que la familiarité complaisante des deux pédants de Molière, qui se grattent tranquillement à tour de rôle, de prime abord et du même air.

Godeau s'empare ensuite majestueusement de la parole :

Oh bien ! seul avec vous ainsi que je me voi,
Je vais prendre le temps de vous parler de moi.
Avez-vous vu mes vers ?

Et le voilà qui entonne son propre éloge, laissant à peine à Colletet le temps d'approuver. Mais le pauvre diable se lasse à

la fin de laisser traîner son admiration à la remorque, au profit exclusif de son interlocuteur. Pour varier le discours, il essaie à son tour de le mettre à la première personne. L'autre, qu'on interrompt brusquement, change aussitôt de ton. Ce n'est point par une méprise que se fait la rupture, et la marche n'en est que plus naturelle.

COLLETET.

Mais, sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, Monseigneur, assez grand personnage ?

GODEAU.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi, je prétends traiter tout le monde d'égal
En matière d'écrits : le bien est autre chose ;
De richesse et de rang la Fortune dispose.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes vers?

GODEAU.

Colletet, vos discours sont obscurs et couverts.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le style magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique.

COLLETET.

Ah! le respect m'échappe. Et mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETET.

C'est vous, monsieur Godeau, qui me faites outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre ouvrage ?

COLLETET.

J'ai bien loué le vôtre.

GODEAU.

Il le méritait bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat, pour ne vous céler rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colère.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'était pour vous complaire

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

GODEAU.

Vous, *enfant d'Apollon!* Vous n'êtes qu'une bête

COLLETET.

Et vous, monsieur Godeau, vous me rompez la tête

Certainement personne n'ira prétendre que la scène des *Femmes Savantes* ait été ce qui s'appelle copiée sur celle-ci. A les comparer vers par vers, elles n'ont rien de commun en apparence, et cependant il

est bien clair que l'une contenait l'autre èn germe. Molière avait eu connaissance assurément de la comédie des *Académistes*, qui était encore célèbre de son temps, et, sans lui faire injure, on peut dire qu'en développant plus savamment l'idée qu'il emprunte, il n'écrase point pourtant son modèle.

Citons encore l'arrêt si gravement comique qui résume les débats grammaticaux de la docte assemblée, et dans lequel le malin critique a trouvé moyen de lancer à chacun son trait, dans la langue la plus souple et la plus élégante.

SERISAY.

Grâce à Dieu, compagnons, la divine assemblée
A si bien travaillé, que la langue est réglée.
Nous avons retranché ces durs et rudes mots
Qui semblent introduits par les barbares Goths;
Et s'il en reste aucun en faveur de l'usage,
Il fera désormais un mauvais personnage.
Or, qui fit l'important, déchu de tous honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux raisonneurs;
Combien que, pour ce que, font un son incommode,
Et *d'autant* et *parfois* ne sont plus à la mode.

Il conste, il nous appert, sont termes de barreau;
Mais le plaideur françois aime un air plus nouveau.
Il appert étoit bon pour Cujas et Barthole;
Il conste ira trouver le parlement de Dole,
Où, malgré sa vieillesse, il se rendra commun
Par les graves discours de l'orateur Le Brun.
Du pieux Chapelain la bonté paternelle
Peut garder son *tombeau* pour sa propre *Pucelle*.
Aux stériles esprits, dans leur fade entretien,
On permet *à ravir*, lequel n'exprime rien.

Certes, à lire ces vers, on est tenté de regretter que celui qui les a écrits n'ait pas été le fils d'un petit greffier ou d'un pauvre drapier des halles, comme d'autres plus heureux que lui, et que d'un jeu il n'ait pas été obligé de faire une occupation sérieuse. Nous ne serions pas réduit, à l'heure qu'il est, à le prendre pour sujet d'une étude de découvertes, et de nos vieux classiques ce serait, à coup sûr, un de ceux qui se ferait accepter le mieux des écoles nouvelles.

Mais à chacun son lot dans ce monde. Pendant que les éditions à la main de la comédie des *Académistes* se multipliaient

dans le public, le gentilhomme auteur était déjà loin. Il avait suivi le duc d'Enghien sur les bords du Rhin, et prenait largement sa part de ces campagnes glorieuses qui devaient achever l'œuvre extérieure de Richelieu. A Nordlingen, Saint-Évremond, placé à la tête de son escadron, juste au pied d'une éminence qu'occupaient les ennemis, y soutint sans broncher, pendant trois heures, le feu de leur mousqueterie et d'une batterie de quatre pièces de campagne. Presque tout son monde y resta : lui-même fut atteint au genou gauche d'un coup de fauconneau qui le laissa près de six semaines entre la vie et la mort. A peine remis sur pied, il devint garde-malade à son tour. Le duc d'Enghien ayant été forcé de prendre le lit, à la suite des fatigues de la campagne, Saint-Évremond berça sa convalescence avec des lectures moins sérieuses cette fois que les autres. *Pantagruel* et *Gargantua* en firent d'abord les frais; mais le langage parfois plus

que populaire du curé de Meudon n'allait pas toujours à l'oreille princière du grand Condé, et le lecteur intelligent se rabattit sur Pétrone, débauché de cour dont le succès ne fut pas douteux.

Quatre années s'écoulèrent ainsi au bout desquelles cette double fraternité d'armes et de lettres entre le prince de la maison de Bourbon et le cadet normand vint tout à coup à se rompre d'une façon assez bizarre. « M. le prince, dit Desmaiseaux, se plaisait à chercher le ridicule des hommes, et il s'enfermait souvent avec le comte de Miossens et M. de Saint-Évremond, pour partager avec eux ce plaisir. Un jour, cés messieurs sortant d'une de ces conversations satiriques, il échappa à M. de Saint-Évremond de demander à M. de Miossens s'il croyait que Son Altesse, qui aimait si fort à découvrir le ridicule des autres, n'eût pas elle-même son ridicule, et ils convinrent que cette passion de chercher le ridicule des autres lui donnait un rid-

cule d'une espèce toute nouvelle. Cette idée leur parut si plaisante, qu'ils ne purent résister à la tentation de s'en divertir avec leurs amis. M. le prince en fut informé, et donna bientôt des marques de son ressentiment. Il ôta à M. de Saint-Évremond la lieutenance de ses gardes, et ne voulut plus avoir de liaison avec le comte de Miossens. »

Celui-ci prit bientôt sa revanche. Deux ans après, servant à la fois sa rancune et celle du Mazarin, il se chargea d'arrêter Condé et son frère, et les emmena prisonniers au donjon de Vincennes. Quant à Saint-Évremond, il alla retrouver tranquillement le manoir paternel, en Normandie, où il arriva juste à temps pour assister aux premiers troubles de la Fronde. Nul ne semblait devoir faire un meilleur frondeur que ce caustique gentilhomme dont la raillerie indépendante venait de narguer jusqu'au pied de sa tente le vainqueur de Rocroy, de Fribourg, et de Lens; les me-

neurs du parti songèrent donc à le gagner dès l'abord.

Mais Saint-Évremond n'était pas seulement un homme d'esprit. Ce qui dominait surtout dans cette nature fine et mordante, c'était un admirable bon sens que rien n'influençait, ni l'opinion, ni l'entourage, et qui allait vite au fond des choses. Aussi ne prit-il pas un moment au sérieux cette grande mystification de la Fronde, qui avait peut-être un sens dans les rues de Paris, où la foule, un peu à l'aventure il est vrai, avait accepté pour drapeau le rochet brodé d'un Brutus petit maître et tonsuré, mais non dans les rangs de cette noblesse étourdie jouant à la révolte, en Normandie, à la suite du duc de Longueville. Cette soi-disant émancipation de la noblesse, cette dernière convulsion de la féodalité expirante, comme nous disons nous autres, n'inspira au cadet de Saint-Denys qu'un fou rire qu'il satisfit tout à l'aise en écrivant sa satire intitulée : *Retraite*

du duc de Longueville en Normandie.

L'arme nationale du ridicule a rarement été maniée avec autant d'adresse et de bonheur que dans ce petit pamphlet de seize pages, à la hauteur, pour le fond comme pour la forme, de la Satire Ménippée. Le duc de Longueville se décide à venir haranguer les conseillers du parlement de Rouen, après avoir fait toutefois observer par précaution, du haut d'une tour, la contenance du peuple. Le peuple est tout à la joie; le parlement entraîné promet autant d'arrêts que l'on voudra, sans rien examiner, sous la condition qu'on supprimera *le semestre*, et le duc, en attendant l'armée qu'il aura, ne songe plus qu'à en distribuer les charges. Ici se déroule une suite de malins croquis, dessinés tous de main de maître. Varicarville, *l'esprit fort*, se refuse d'abord à tout emploi, « ayant appris de son Rabbi que, pour bien entendre le vieux Testament, il y faut une application entière, et même se ré-

duire à ne manger que des herbes, pour se dégager de toute vapeur grossière. » Il accepte pourtant le soin de la police. « Mais, comme il arrive toujours cent malheurs, il avait oublié à Paris un manuscrit du comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'artillerie et pour les vivres, ce qui fut cause vraisemblablement qu'il n'y eut ni munitions ni pain dans cette armée-là. » Saint-Ibal ne demande que l'honneur de faire entrer les ennemis en France; on lui répond que messieurs les généraux de Paris se le réservent. Pour le comte de Fiesque, il obtient « une commission particulière pour les enlèvements de quartier et autres exploits brusques et soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre, et dansant un pas de ballet. Il y a là aussi un certain marquis d'Hectot, qui se fait donner le commandement de la cavalerie, « parce qu'il était mieux monté que les autres, qu'il était environ de l'âge de M. de Nemours lorsqu'il la com-

mandait en Flandre, et qu'il avait une casaque en broderie toute pareille à la sienne. » Sur la même ligne se placent Hannerie et Caumenil, qui réclament la charge de maréchaux de camp, « Hanerie, fondé sur ce qu'il avait pensé être enseigne des gendarmes du roi; Caumenil, sur ce qu'il s'en était peu fallu qu'il n'eût été mestre de camp du régiment de Monsieur. » Campion demande seulement à être maréchal de bataille, « pour apprendre le métier, avouant ingénuement qu'il ne le savait pas; » Boucaule de même. « Il ne pouvait pas dire qu'il eût jamais vu d'armée, mais il alléguait qu'il avait été chasseur toute sa vie, et que, *la chasse étant une image de la guerre*, selon Machiavel, quarante ans de chasse valaient pour le moins vingt campagnes. Il voulut être maréchal de camp, et il le fut. »

Sans chercher à quitter le terrain de la critique littéraire, observons en passant, à titre de rapprochement historique, qu'hier

encore les derniers rassemblements de nos gentilshommes de l'Ouest, aussi inoffensifs, à vrai dire, que ceux de 1649, offraient presque le pendant de ce tableau si comiquement vrai. Au témoignage de quelques hommes de sens entraînés là par une de ces religions qui discutent rarement, et jamais qu'après, on ne trouvait que des généraux; les plus modestes se faisaient officiers, toujours en raison de l'axiome de Machiavel, si ingénieusement appliqué par Boucaule. Au surplus, l'écrivain du dix-septième siècle a parfaitement saisi le côté général des ridicules qu'il avait sous les yeux, et, laissant de côté la joyeuse raillerie, il donne en terminant, avec une gravité empreinte de tristesse véritable, le dernier mot de toutes les frondes passées, présentes et futures. « Je me tiens heureux, dit-il, d'avoir acquis la haine de tous ces mouvements-là, plus par observation que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots et pour les malheureux, dont

les honnêtes gens et ceux qui se trouvent bien ne se doivent point mêler. Les dupes viennent là tous les jours en foule; les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde : jamais tant de générosité sans honneur, jamais tant de beaux discours et si peu de bon sens; jamais tant de desseins sans actions, tant d'entreprises sans effets; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel que la nécessité et la misère. » Croyez-vous bien que ceci ne soit pas de la philosophie à l'usage de notre temps? Et que dites-vous de cet homme *de fort bonne compagnie*, qui trouve au bout de sa plume un pareil enseignement et dans une langue comme celle-là?

La première Fronde apaisée, les hauteurs de Condé en suscitèrent bientôt une seconde, et Saint-Évremond, cette fois, ne se déclara pas seulement le champion littéraire de la cour. Pendant que son ami Miossens le vengeait à Vincennes d'une

plaisanterie mal prise, il marchait avec l'armée royale en Normandie, contre ces mêmes gentilshommes qu'il avait mis si plaisamment en scène. Au mois de septembre 1652, il reçut, en récompense de son zèle, un brevet de maréchal de camp, suivi le lendemain d'une pension de 3,000 livres. Il servit ensuite avec son ami M. de Candale, le fils du duc d'Épernon, puis en Flandre, sous les ordres du maréchal d'Hoquincourt, et, chemin faisant, il exerçait sa verve de droite et de gauche, en *honnête homme* qui prenait ses ébattements, jetant son rire de tous les jours sur le papier, sans autre but que d'en faire part à ses amis. Ce fut ainsi qu'il fit la *Conversation du maréchal d'Hoquincourt avec le père Canaye*, écrite au sortir d'un dîner chez le maréchal.

Déjà avait commencé la grande querelle des jésuites et des jansénistes, et, bien loin derrière ceux-ci, pointait la secte anathématisée des esprits forts; entre les

trois, le gros des gens de qualité manœuvrait au hasard, promenant une foi cavalière, peu d'accord, la plupart du temps, avec les idées qu'on se forme volontiers du grand siècle. Nul ne l'a mieux vu, ni surtout mieux rendu que Saint-Évremond, et cette bluette de gentilhomme bel esprit est, à coup sûr, une des pages les plus instructives de notre histoire religieuse. « A qui parlez-vous des esprits forts, dit le maréchal, et qui les a connus mieux que moi? Bardouville et Saint-Ibal ont été les meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui m'engagèrent dans le parti de monsieur le comte, contre le cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les esprits forts! Je ferois un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, et Saint-Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec La Frette et Sauvebœuf. Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves gens. La Frette étoit un brave homme et fort mon ami. Je pense avoir assez témoigné que j'étois le sien dans la maladie

dont il mourut. Je le voyois mourir d'une petite fièvre, comme auroit pu faire une femme, et j'enrageois de voir la Frette, ce La Frette qui s'étoit battu contre Bouteville, s'éteindre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous étions en peine, Sauvebœuf et moi, de sauver l'honneur à notre ami, ce qui me fit prendre la résolution de le tuer d'un coup de pistolet, pour le faire périr en homme de cœur. Je lui appuyois le pistolet sur la tête, quand un b.... de jésuite, qui étoit dans la chambre, me poussa le bras et détourna le coup. Cela me mit dans une si grande colère contre lui, que je me fis janséniste. » Mais voilà notre janséniste qui devient amoureux de Mme de Montbazon. « Il y avoit toujours auprès d'elle un certain abbé de Rancé, un petit janséniste, qui lui parloit de la grace devant le monde, et l'entretenoit de toute autre chose en particulier. Cela me fit quitter le parti des jansénistes. Auparavant je ne perdois pas un sermon du père

Desmares, et je ne jurois que par messieurs de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse aux jésuites depuis ce temps-là, et si mon fils a jamais des enfants, je veux qu'ils étudient au collège de Clermont, sur peine d'être déshérités. »

Quant aux esprits forts, le brave maréchal ne sauroit dire pourquoi il les a quittés. « Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, dit le maréchal ; je ne l'ai que trop aimée, mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avoit tellement embrouillé la cervelle de premiers parents, de pomme, de serpent, de paradis terrestre et de chérubins, que j'étois sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte si je croyois rien. Depuis ce temps-là je me ferois crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voye plus de raison, au contraire, moins que jamais ; mais je ne saurois que vous dire, je me ferois crucifier sans savoir pourquoi. »

A côté de cette figure insoucieuse et

quelque peu brutale, celle du père Canaye, l'œil au ciel, et sur les lèvres un sourire éternel, à travers toutes les épreuves où le font passer les boutades du vieux seigneur, forme, par le contraste, un tableau de genre achevé. Cette scène délicieuse, dans sa férocité naïve, où le malencontreux jésuite intervient si fort à propos, n'a rien qui le déconcerte. « Remarquez-vous, Monseigneur, remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets : *Circuit quœrens quem devoret?* Vous concevez un petit dépit contre nos pères, il se sert de cette occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer, pis que dévorer, pour vous faire janséniste. *Vigilate*, *vigilate;* on ne sauroit être trop en garde contre l'ennemi du genre humain. » Le bon père veut ensuite persuader à son terrible hôte qu'il n'a pas convoité *la plus belle du monde* (1). Le maréchal, qui n'a

(1) Surnom de Mme de Montbazon.

pas appris dans les ruelles « à aimer comme un sot, » et qui tient à l'en convaincre, saisit un couteau : « Voyez-vous, dit-il, si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le couteau dans le cœur. » Étourdi par cette argumentation peu scolastique, le père se laisse aller à la peur, en présence du couteau qui demeure toujours levé : « Il s'éloignoit insensiblement du maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. » Mais il se remet bientôt en selle. Quand vient l'épisode de l'abbé de Rancé : « Oh ! que les voies de Dieu sont admirables ! s'écrie-t-il. Que le secret de sa justice est profond ! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui monseigneur vouloit du bien. Le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie pour mettre la conscience de monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicia tua, Domine.* » Le triomphe du saint homme est complet, à cette bizarre déclaration de foi de l'ancien esprit fort,

tout prêt maintenant à se faire crucifier pour la religion sans savoir pourquoi. « Tant mieux, Monseigneur, reprit le père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux, ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. *Point de raison!* c'est la vraie religion, cela. *Point de raison!* Que Dieu vous a fait, Monsieur, une belle grâce! *Estote sicut infantes;* soyez comme des enfants. Les enfants ont encore leur innocence, et pourquoi? parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu;* bienheureux les pauvres d'esprit, ils ne pèchent point. La raison? c'est qu'ils n'ont point de raison. *Point de raison. Je ne saurois que vous dire. Je ne sais pourquoi.* Les beaux mots! Ils devroient être écrits en lettres d'or. *Ce n'est pas que j'y voye plus de raison, au contraire, moins que jamais.* En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. *Point de raison!* Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grâce! »

Cela peut marcher de front, pour la grâce et la finesse, avec les meilleurs passages des *Provinciales*, et, de plus, Saint-Évremond a sur Pascal, qu'il a précédé de deux ans (1), cet avantage immense, qu'il est aussi peu janséniste que jésuite. Tout à l'heure il vient de faire, rien qu'avec les exclamations enthousiastes du père Canaye, le procès le moins théologique et le plus serré aux doctrines exagérées de la société de Jésus sur la grâce. Mais ce n'est pas là qu'est pour lui la question. Il voit clair au fond de ces controverses furibondes, et, quitte à parler pour eux, il faut que ses personnages lui livrent leur secret. « Quelle folie, lui dit le père Canaye dans un tête-à-tête confidentiel, trop confidentiel peut-être pour être bien historique; quelle folie de croire que nous nous haïssions pour ne pas penser la même chose sur la grâce! Ce n'est ni la grâce, ni

(1) *Les Provinciales* ont été publiées en 1656.

les cinq propositions qui nous ont mis mal ensemble : la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. »

Cette indépendance tranquille, ces libres allures d'un esprit moqueur et bien portant, sans préjugés, mais sans fièvre, font de Saint-Évremond une espèce de philosophe à part, en avance réellement, non pas d'un, mais de deux siècles, et qui trouverait plutôt sa place, s'il fallait le classer par ordre d'analogie, dans les rangs de l'école critique de ce temps que dans ceux de la phalange belliqueuse des encyclopédistes : du reste, philosophe d'instinct et à ses heures, comme il était écrivain, prenant avant tout le temps de vivre, et, pour le dire en passant, viveur des plus délicats et des plus raffinés. On connaît ce fameux ordre des Coteaux dont parle Boileau dans son *Repas Ridicule,* et sur lequel Bois-Robert fit la satire intitulée : *Les Coteaux.* Or, les coteaux, ou mieux les trois coteaux, n'étaient autres que Bois-Dauphin, d'Olonne

et, n'en déplaise aux convenances littéraires, Saint-Évremond en personne. Ils formaient à cette époque, avec le commandeur de Souvré, une bande privilégiée qui tenait le haut bout de la table, et dictait les lois de la bonne chère. L'évêque du Mans, M. de Lavardin, qui s'était mis aussi sur les rangs, avec autant de bonne volonté peut-être, mais moins de talent et de succès, se laissa aller un jour, au beau milieu d'un dîner, à une critique jalouse de ses heureux rivaux. « Ces messieurs, s'écria-t-il avec dépit, outrent tout à force de vouloir raffiner sur tout; ils ne sauraient manger que du veau de rivière; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de La Roche-Guyon ou de Versine. Ils ne sont pas moins difficiles sur le fruit; et, pour le vin, ils n'en sauraient boire que des trois coteaux d'Ay, d'Haut-Villiers et d'Avenay. » Les trois amis relevèrent le mot et plaisantèrent si longtemps sur les coteaux de monsieur

du Mans, que le nom leur en resta.

Les préoccupations culinaires n'absorbaient pas cependant Saint-Évremond au point de faire tache dans sa vie. Son vrai métier était toujours la guerre; il assista à toutes les campagnes de Flandre jusqu'à la suspension d'armes de 1659. Toute cette période qui s'écoula entre la fronde et le traité des Pyrénées fut l'époque la plus heureuse de sa longue carrière. Recherché par tout ce que la cour avait de plus distingué, entouré d'amis dévoués et puissants, et donnant le ton par l'éclat et les séductions irrésistibles de son esprit, il n'était bruit que de lui dans les ruelles qu'il inondait de madrigaux, de dizains et de sonnets, aussi mauvais, il faut le dire, que tout ce qui se faisait alors à l'hôtel de Rambouillet.

Mes yeux, mes inutiles yeux,
Vous savez bien que dans ces lieux,
Iris fait toujours sa demeure,
Et si proche de ses appâts,

Ingrats! vous souffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

C'est sans doute après avoir jeté les yeux sur cette partie des œuvres de Saint-Évremond que le savant et judicieux Lemontey l'a rangé au nombre de « ces gens de cour et gens d'esprit qui daignaient faire des vers détestables. » Détestables! ceux-là le sont assurément; l'on a vu cependant que le chantre malheureux d'Iris avait eu un jour d'assez bonnes inspirations, et ce n'est pas comme faiseur de petits vers qu'il faut apprécier Saint-Évremond. On peut croire qu'il sacrifia sans façon au goût qui régnait alors, mais il était sans doute le premier à rire de ses vers langoureux, si peu d'accord avec toutes ses habitudes d'esprit. Ceci n'est pas une excuse de biographe honteux, car quelques pages après cette excursion poétique dans le *pays de Tendre* vient justement une espèce de satire dirigée contre les maîtresses du genre, contre les *précieuses*,

qu'il définit plaisamment, d'après Ninon de Lenclos, les *jansénistes de l'amour*. Celle-là, il l'aimait et la chantait à sa manière, en raison de cette maxime qui commence une de ses lettres, « qu'il n'y a rien de si honnête qu'une ancienne amitié, et rien de si honteux qu'une vieille passion. »

Il faut brûler d'une flamme légère,
Vive, brillante, et toujours passagère;
Être inconstante aussi longtemps qu'on peut,
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut.

Convenez que ce n'est plus là le même amoureux, et que le poète y gagne.

Notre heureux gentilhomme s'en allait ainsi devant lui, faisant blanc de sa plume et de son épée, jetant au vent son cœur et son esprit, *coteau renommé*, comme il l'écrivait en 1704, à milord Galloway, poète à la mode et philosophe sans système, ce qui est l'être deux fois; il atteignait sa quarante-huitième année, sans avoir essuyé de véritable bourrasque, à travers une

époque toute semée de troubles et de disgrâces, et pouvait à bon droit croire sa vie fixée pour toujours; mais il était loin de compte avec le sort. Tout indulgente et modérée que fût la moquerie de Saint-Évremond, elle était trop universelle, trop insoucieuse des personnes pour être sans danger à cette cour de France, telle que l'avait laissée Richelieu. Déjà Condé lui en avait appris quelque chose. En 1654, Mazarin lui avait fait sentir par une captivité de deux ou trois mois à la Bastille l'inconvénient de certaines plaisanteries. L'incorrigible railleur ne se contente pas de la leçon. En 1659, il suit le cardinal aux conférences d'où sortit la paix des Pyrénées, et pendant que d'un bout du royaume à l'autre les joyeuses volées de cloches convoquent la France entière à un *Te Deum* général, lui n'a rien de plus pressé que d'écrire en cachette au marquis de Créqui une longue lettre dans laquelle il couvre de ridicule et le négociateur et

le traité. Jusque-là tout va bien. La lettre, après avoir passé seulement par un petit nombre de mains sûres, revient bientôt entre les mains de son auteur qui tient sous clé le scandale, et, pour plus de sûreté, Mazarin meurt quelques mois après, grand ami de Saint-Évremond, qu'il avait appelé au chevet de son lit de mort pour lui lire sa fameuse satire des troubles de Normandie. Celui-ci ne pensait déjà plus à rien; mais voici que le roi le nomme pour être de ce voyage en Bretagne (1661), pendant lequel Fouquet fut arrêté, et, avant de partir, il laisse de confiance la cassette où sont ses papiers entre les mains de Mme du Plessis-Bellière, intime amie du surintendant. Arrive la catastrophe de Vaux; les gens du roi font une descente chez tous les amis de Fouquet, et s'emparent de la cassette de Saint-Évremond, où Colbert et Le Tellier découvrent la fatale lettre sur la paix des Pyrénées. Les deux élèves de Mazarin, jaloux de se montrer

fidèles à la mémoire récente encore de leur maître, jettent les hauts cris auprès du roi, et intéressent si bien sa susceptibilité personnelle dans cette affaire posthume, qu'ils obtiennent un ordre d'envoyer Saint-Évremond à la Bastille. Pendant ce temps, le satirique correspondant du marquis de Créqui, peu inquiet de son crime inédit de lèse-majesté, s'en revenait à petites journées de la maison de campagne du maréchal de Clérembaut. Un des gens de Gourville, envoyé en poste à sa rencontre, le joignit dans la forêt d'Orléans, et lui apprit qu'il marchait droit au-devant de la Bastille. L'exemple de Bassompierre n'était pas rassurant, et Saint-Évremond, qui avait goûté une fois déjà du régime de la prison, ne se souciait pas de faire le pendant de cette longue infortune. Il alla se cacher d'abord en Normandie, chez ses parents; puis, craignant une perquisition, il mena quelque temps une vie errante à travers les pro-

vinces frontières, marchant la nuit, et ne s'arrêtant qu'en lieu sûr. Las enfin de tant d'alarmes et de précautions, il sortit furtivement du royaume vers la fin de l'année, et se réfugia en Hollande, l'asile classique des proscrits de cette époque.

Il n'y avait là rien de fort effrayant pour un homme qui avait passé par la Fronde et par Richelieu. Une fuite était un cas prévu dans la série des chances qui attendaient tout homme de cour. Du reste, après Gaston d'Orléans et tant d'illustres personnages, à finir par le grand Condé, il était bien permis à un simple maréchal de camp de passer la frontière, sinon en partie de plaisir, du moins comme une chose assez naturelle, et avec l'espoir légitime de revenir bientôt.

Saint-Évremond passa donc gaiement les premiers jours de l'exil. Il emportait avec lui assez d'argent comptant pour être de longtemps à l'abri du besoin, sans compter une rente de deux cents écus que

lui avait faite le maréchal de Créqui, et sa légitime de Normandie. Il laissa bientôt la Hollande pour l'Angleterre, où l'appelaient de nombreux amis qu'il s'y était faits l'année précédente, lors de l'ambassade du comte de Soissons, venu à Londres avec l'élite de la cour de France pour fêter la restauration des Stuart. Bel esprit, savant viveur, et par-dessus tout causeur plein de sens et de séduction, Saint-Évremond avait eu le même succès à Londres qu'à Paris. A peine reparut-il à la cour joyeuse de Charles II, qu'il se vit entouré de tout ce qu'elle possédait d'esprits sérieux ou aimables et de seigneurs distingués, Cowley, Waller, Hobbes, le chevalier Digby, le duc d'Osmond, milord Croftz, les comtes de Saint-Albans et d'Arlington. Déjà avait commencé pour les Anglais cette réputation de libres penseurs qui sonnait si mal aux oreilles du grand roi, élevé au bruit de leur brutale révolution. La philosophie calme et indépendante de Saint-Évremond

put respirer à l'aise dans cette atmosphère de tolérance universelle. Ni princes, ni ministres, ni jésuites, ni jansénistes, n'avaient beaucoup, à vrai dire, entravé ses allures, du temps qu'il était en France; les décisions même de l'opinion, en matière politique comme en matière littéraire, avaient glissé sur sa raison sans l'entamer. Il manquait néanmoins à ces résistances instinctives d'un esprit maintenu droit par le sentiment seul de sa force, l'autorité de l'exemple et l'appui du milieu. Il trouva l'un et l'autre en Angleterre. Là, Saint-Évremond ne fut plus un esprit fort, mais un philosophe, philosophe exclusivement pratique, il est vrai, en dehors de toute école et de toute théorie, et qu'on ne saurait rallier sous aucun drapeau scientifique, pas même sous celui du scepticisme, mais philosophe de bon aloi, enfant légitime de Rabelais et de Montaigne, ces vieux interprètes du bon sens gaulois, et quelque peu père de Voltaire lui-même,

quoique, en fils honteux, le *patriarche de Ferney* ait paru renier le courtisan de Louis XIV et de Charles II.

L'occasion, le caprice, le plaisir de pourchasser des ridicules, avaient inspiré à Saint-Évremond ses premiers essais, composés à l'aventure, dans ses moments perdus. Les loisirs de l'exil lui remirent la plume à la main. Reprenant à tête reposée ses premières études sur l'antiquité, l'ancien secrétaire du grand Condé mit à profit les souvenirs de ses lectures sous la tente, et, pour son entrée dans la littérature sérieuse, il écrivit le livre sans contredit le plus remarquable de critique historique au dix-septième siècle. Les cent pages qui nous restent de ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain* paraîtraient peut-être un peu passées de mode aujourd'hui, après les hardiesses aventureuses et les progrès de la mise en scène de l'école moderne; mais, à l'époque de Rollin et de Crévier, elles ne pouvaient sortir que

d'une tête admirablement organisée. Elles sont, pour le sens et l'intelligence historiques, bien au-dessus des phrases éloquentes de l'*Histoire universelle*, et, n'en déplaise au dix-huitième siècle, elles ont pu fournir à Montesquieu le cadre et l'idée première de son fameux *Essai*. Ajoutons que, comme œuvre de style, elles peuvent soutenir la comparaison avec les maîtres. Nous ne citerons qu'une page prise au hasard.

« Les premières guerres des Romains ont été très importantes à leur égard, mais peu mémorables si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers... Considérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plutôt des tumultes que de véritables guerres : et, à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vu l'espèce d'art militaire que pratiquoient les Romains en ces temps-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride à leurs chevaux pour donner plus d'im-

pétuosité à la cavalerie, des gens qui se reposoient de la sûreté de leur garde sur des oies et sur des chiens dont ils punissoient la paresse ou récompensoient la vigilance. Cette façon grossière de faire la guerre a duré assez longtemps. Les Romains ont fait même plusieurs conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves et peu entendus qui avoient à faire à des ennemis moins courageux et plus ignorans : mais, parce que les chefs s'appeloient des *consuls*, que les troupes se nommoient des *légions*, et les soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des noms qu'à la vérité des choses; et sans considérer la différence des temps et des personnes, on a voulu que ce fussent de mêmes armées sous Camille, sous Manlius, sous Cincinnatus, sous Papyrius Cursor, sous Curius Dentatus, que sous Scipion, sous Marius, sous Sylla, sous Pompée et sous César... Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué

de discernement, et, sachant que tous les siècles ont leurs défauts et leurs avantages, ils jugeoient sainement en leur âme du temps de leur père et du leur propre; mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, et de crier quelquefois à propos, sans raison : *Majores nostri! majores nostri!* comme ils entendoient crier aux autres. »

Malheureusement l'ordre et la suite manquent à cette série de chapitres aussi sensés que spirituels, et çà et là de graves lacunes s'y font sentir. Saint-Évremond était l'homme du monde qui attachait le moins d'importance à tout ce qui était sorti une fois de sa plume. Jamais il n'avait voulu descendre jusqu'aux libraires, qui s'en sont bien vengés depuis, et ses écrits continuaient à être colportés de la main à la main, en copies manuscrites. Quand plus tard on voulut rassembler en un faisceau ses œuvres éparses, on ne retrouva plus que la moitié des *Réflexions.* L'auteur in-

souciant refusa quelques heures de travail à son enfant mutilé, et ne pensa plus à un ouvrage qui, à lui seul, soutenu auprès du public par un homme tel que La Harpe ou Marmontel, eût pu suffire à une honnête réputation d'historien et de philosophe.

Les *Réflexions* ne furent pas le seul fruit du premier séjour de Saint-Évremond en Angleterre. Il y écrivit aussi le *Jugement sur César et sur Alexandre*, puis le *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone*, fantaisies littéraires assez à la mode parmi les beaux esprits du temps, qui les préféraient aux œuvres de longue haleine, et que l'on pourrait comparer à nos feuilletons, dont elles ont à peu près l'importance. Il faut en excepter ce qui regarde Pétrone. Pétrone était l'auteur favori de Saint-Évremond. De tous les anciens, c'était celui qu'il trouvait le plus honnête homme. Il en parle avec cette bienveillance chaleureuse que chacun se sent malgré soi, quand il se juge lui-même en au-

trui. Et de fait rien ne ressemble au *coteau* Saint-Évremond, comme Pétrone, cet homme *erudito luxu,* cet *arbiter elegantiarum* que nous a dépeint Tacite. C'est la même physionomie, le même style, le même esprit, la même manière d'entendre la vie et la mort. Non content de l'avoir mis en honneur auprès du vainqueur de Rocroy, Saint-Évremond se fit son prôneur officieux, et lui donna ses grandes entrées dans la république des lettres, où jusqu'alors on l'avait jugé trop futile pour s'occuper beaucoup de lui. Il traduisit même sa *Matrone d'Éphèse*, et mit sur la voie La Fontaine, autre philosophe de la même école, moins l'*erudito luxu*, qui n'en sut pas moins retrouver sa parenté, et donner dans sa bibliothèque, c'est-à-dire dans celle de Mme de la Sablière, une place à Pétrone, entre Baruch et Rabelais.

Entre tous ses amis de Londres, Saint-Évremond en avait distingué deux, le duc de Buckingham et M. d'Aubigny, ce jansé-

niste homme d'esprit qu'il mit en scène après le père Canaye. Ce furent eux qui le poussèrent à écrire sa comédie de *Sir Politick would be* (le prétendu politique), comédie « à la manière des Anglais, » est-il dit dans l'édition de ses œuvres; et véritablement le goût français aurait peine à s'en accommoder tout à fait. Cela ne ressemble à rien de ce que nous appelons une comédie, ni comme intrigue, ni même comme dialogue. Il est vrai que *Sir Politick* n'a jamais eu la prétention de paraître sur les planches, et bien lui en a pris. Nous pouvons toutefois, sans outre passer nos droits d'indulgence, demander grâce pour un tableau de mœurs délicieusement touché, d'autant plus piquant pour nous que le même ridicule est encore aujourd'hui sous nos yeux, conservant les mêmes allures, avec cet attrait de plus qu'il a changé de place.

C'est un touriste allemand qui fait ainsi sa profession de foi :

« C'est une coutume générale en Alle-

magne que de voyager. Nous voyageons de père en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Sitôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage. La première chose dont on se fournit, c'est d'un itinéraire qui enseigne les voies; la seconde, d'un petit livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos voyageurs sont gens de lettres, ils se munissent, en partant de chez eux, d'un livre blanc bien relié qu'on nomme *Album amicorum*, et ne manquent pas d'aller visiter les savants de tous les lieux où ils passent, et de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur nom; ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos sentencieux et quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur, estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive d'avoir connu de vue ces gens doctes qui font tant de bruit dans le monde,

et d'avoir un *specimen* de leur écriture. Ce livre nous est aussi d'un grand secours dans nos débauches, car, lorsque toutes les santés ordinaires ont été bues, on prend l'*Album amicorum,* et faisant la revue de ces grands hommes qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un *journal* où nous écrivons nos remarques à l'instant même que nous les faisons. Rarement nous attendons jusqu'au soir; mais jamais voyageur allemand ne s'est couché sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vu durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe, il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les rivières, nous en devons savoir la source, la largeur, la longueur du cours, combien elles ont de ponts, de passages, et particulièrement où elles se déchargent dans la mer. S'il reste quelque chose de l'antiquité, un morceau d'un ouvrage des

Romains, la ruine d'un amphithéâtre, le débris d'un temple, quelques arches d'un pont, de simples piliers; il faut tout voir. Je n'aurais pas fait d'ici à demain, si je voulais vous compter tout ce que nous remarquons dans chaque ville. »

En regard de cet original se dessine avec non moins de bonheur la figure impertinente d'un petit marquis français qui s'inquiète bien « de savoir l'original, la copie, l'antique, le moderne, et cent autres fadaises de cette nature-là. » Il ne fait pas métier de voyageur; mais, si l'envie lui prend de l'être « dans l'inutilité de la paix, dans l'absence d'une maîtresse, dans une disgrâce qui arrive à la cour pour une belle action, » il n'a pas affaire de marbres, de tombeaux, de statues : « on cherche à connaître les cours étrangères pour voir si on y peut faire quelque chose; on cherche à pratiquer les honnêtes gens et les dames. » Notez que c'est un marquis de cour, marquis sans marquisat, « ce qui n'est bon que

pour les vieux seigneurs de province, qu'on ne voit pas dans les cabinets, » un de ces marquis « qui se font eux-mêmes leur qualité, sans avoir besoin du roi pour cela. » Notre homme vient en Angleterre, par exemple; voici sa manière de voir le pays :

« Je regarde l'ordinaire le plus proche de Wite-Hall, qui soit bon, et où viennent les plus honnêtes gens : j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns et lier avec eux un peu d'amitié. Je bois durant le repas à leur santé, sans oublier la civilité anglaise après avoir bu. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôties au beurre me semblent meilleures que les lardées. Je me crève de *poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres; et s'il est question de fumer au sortir de table, je suis le premier à faire apporter des pipes. A la fin, on se sépare. Les uns cherchent à jouer; les autres vont à Wite-Hall : je suis

les derniers; et quand le roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa personne. Écoutez ma manière, Madame; elle est assurément fort noble. Sitôt que Sa Majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation : cela n'a-t-il point d'effet, j'élève le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entends qu'on se demande à l'oreille : « Qui est ce François-là? — Le marquis de Bousignac, » dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procédé les étonne, et je me rends maître généreusement de la conversation. Le même soir, je vais chez la reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la langue, mais on fait une révérence de certain air qui attire les yeux des belles; et, sans vanité, on a je ne sais quoi de galant qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands seigneurs : *mylord, mylord*, *mylord-duc*, je ne sais que dire après; mais il n'importe, la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les dames qui parlent fran-

çois, et dis en passant quelque méchant mot anglois aux autres. La *mylédy* sourit pour le moins, et quelquefois il se fait de petites conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, Monsieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos courtisans et pour nos dames, non pas des tombeaux de Westminster, non pas Oxford et Cambridge. »

A peine écloses, toutes ces fantaisies de Saint-Évremond passaient la mer et venaient en France faire les délices de la cour et de la ville. Pour l'auteur, il restait toujours sous le coup d'une espèce de proscription, et soit qu'il se fût endormi dans la société de ses amis de Londres, soit que ceux qu'il avait à Versailles et à Paris eussent craint de mettre trop de chaleur dans leurs démarches, sous les yeux de Colbert et de Le Tellier, quatre ans s'étaient écoulés déjà sans que son affaire eût fait un pas. L'ennui le prit alors, mais cet ennui profond et maladif qui ne se rencontre guère

qu'en Angleterre et qui est un cas sérieux de mort, le *spleen* pour tout dire. Sa santé commençait à dépérir, et la fameuse peste de Londres, dont les premiers symptômes se faisaient sentir alors, allait l'emporter sans doute, quand les médecins le renvoyèrent en Hollande (1664).

Revenu à La Haye, Saint-Évremond retrouva toutes les ressources de sa philosophie douce et patiente. « Après avoir vécu dans la contrainte des cours, écrivait-il au marquis de Créqui, je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une république, où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune, il serait honteux de ne pas entrer dans le monde avec le dessein de faire sa fortune. Quand nous sommes sur le retour, la nature nous rappelle à nous, et, revenus des sentiments de l'ambition au désir de notre repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les lois mettent à couvert des volontés des hommes, et où, pour être sûrs

de tout, nous n'ayons qu'à être sûrs de nous-mêmes. » Du reste, le pays qui avait servi d'asile à Descartes ne fut pas moins hospitalier pour Saint-Évremond. Sa réputation, qui recevait encore je ne sais quel lustre de sa disgrâce, était alors dans tout son éclat. Ce qu'il y avait de plus distingué à La Haye se groupa autour de lui, comme on avait fait à Londres. Ministres, ambassadeurs, voyageurs illustres, sans compter les célébrités du pays, Vossius, Heinsius, Spinosa, recherchaient de toutes parts son commerce, et inclinaient volontiers leur supériorité d'hommes de science ou de grands seigneurs devant l'esprit et le sens de ce petit gentilhomme, écrivain par caprice et philosophe par instinct. Du nombre des plus empressés fut le comte de Lionne, le neveu du ministre de Louis XIV, qui, de retour en France, ne songea plus qu'à obtenir le rappel de Saint-Évremond. Mais il avait trop compté sur le crédit de son oncle. En vain fit-il jouer tous les res-

sorts en faveur de son protégé, en vain intéressa-t-il à sa cause Turenne lui-même et le tout-puissant Lauzun : le maître demeura inflexible, sans que rien expliquât en apparence cette obstination de rancune. Voltaire, qui se prétendait bien informé, en fait honneur à quelque mystérieuse histoire du genre de celle qui rendit Auguste sourd aux poétiques lamentations d'Ovide. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'un secret instinct tenait le grand roi en garde haineuse contre cet esprit si dangereux de finesse et de liberté. L'homme qui s'accommodait si facilement du régime d'une république était un mauvais compagnon à donner aux courtisans de l'Œil-de-Bœuf.

Las de voir tous leurs efforts inutiles, les MM. de Lionne décidèrent enfin Saint-Évremond à leur écrire une lettre destinée à être montrée au roi, et, pour leur complaire, le satirique gentilhomme fit violence à sa nature jusqu'à descendre à la

servilité. « Les ordres du roi, dit-il en finissant, ne trouvent aucun sentiment dans mon âme qui ne les prévienne par inclination, ou ne s'y soumette sans contrainte, par devoir. Quelque rigueur que j'éprouve, je cherche la consolation de mes maux dans le bonheur de celui qui les fait naître. J'adoucis la dureté de ma condition par la félicité de la sienne, et rien ne sauroit me rendre malheureux, puisqu'il ne sauroit arriver aucun changement dans la prospérité de ses affaires. » Phrases aussi affligeantes à lire, après ce que nous avons vu de Saint-Évremond, que certaines préfaces de Corneille et de Voltaire. Quoiqu'il soit d'assez mauvais goût à un biographe, dont le métier est de tout voir sans émoi, de se voiler la face devant les erreurs de ses héros, et de changer l'histoire en complainte, on ne saurait se défendre d'un sentiment de tristesse profonde en voyant les âmes les plus fermes, les esprits les plus sains et les mieux faits, se

mentir ainsi à eux-mêmes et venir nous gâter notre admiration. Le bas-empire n'aurait pas mieux trouvé, et cela dépasse le *morituri te salutant,* qui peut, à toute force, invoquer le correctif de l'ironie. Hâtons-nous d'ajouter que Saint-Évremond avait pour lui la grande excuse de l'ennui, dissolvant terrible à la longue, père aussi fécond que l'*oisiveté,* quoiqu'il n'ait pas eu les honneurs du proverbe. Tout choyé qu'il se voyait en Hollande, l'ancien compagnon de Candale, d'Olonne et de Bois-Dauphin, ne retrouvait plus là cette vie animée et complète, cette circulation rapide d'esprit, d'affaires et de plaisirs, qui devient la plus impérieuse des habitudes, et les souvenirs de Versailles et de Paris lui rendaient parfois La Haye bien monotone. Le découragement s'empara de lui quand il apprit que ses humbles protestations n'avaient servi de rien, et que le maître demeurait inexorable. Sa correspondance avec le comte de Lionne prend

alors je ne sais quelle teinte chagrine, toujours spirituelle, il est vrai, tout empreinte d'un abattement déguisé par l'expression. « Je me contente de l'isolement, dit-il, quand il se faut passer des plaisirs. J'avois encore cinq ou six années à aimer la comédie, la musique, la bonne chère; il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie, et se faire un amusement languissant à considérer des vertus hollandaises peu animées. »

Cependant son parti était pris, et, renonçant à tout espoir de retour, il s'arrangeait déjà pour mourir entre Spinosa et Vossius, son *ami de lettres*, comme il l'appelait, quand le chevalier Temple lui apporta, en 1670, des lettres du comte d'Arlington, qui l'invitait à revenir à Londres, où Charles II lui offrait une pension de 300 livres sterling. C'était un coup de fortune pour le pauvre cadet de Normandie, dont les affaires s'étaient cruellement dérangées en France par suite de cette ab-

sence prolongée. Il accepta Londres « comme un milieu entre les courtisans français et les bourguemestres de Hollande, » et repassa la mer pour la dernière fois. A peine était-il en Angleterre, qu'il apprit la mort du marquis de Lionne, et la disgrâce de Lauzun, plus éclatante encore, s'il était possible, que sa fortune; privé du même coup de ses deux protecteurs les plus puissans, il dut se résigner sérieusement à sa vie d'exilé.

Mais l'opinion n'avait pas ratifié l'interdiction royale. Habitant de Londres ou de La Haye, Saint-Évremond n'avait pas cessé d'appartenir à la France, non pas seulement par ses amitiés privées, mais par les sympathies de sa parole, arrivant toujours, pour ainsi dire, *incognito*, et toujours avidement recueillie. Pendant son séjour en Hollande (1668), il courut dans Paris une dissertation manuscrite sur l'*Alexandre* de Racine, où l'on rappelait le nouveau-venu à ce sentiment plus viril de l'an-

tiquité dont Corneille avait eu le secret, et où, sapant son œuvre par la base, on lui reprochait tout crûment de n'avoir « connnu ni Alexandre, ni Porus. » « Porus, disait le critique anonyme, Porus que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement Français : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie. » Puis venait un pompeux éloge du grand Corneille, roi deshérité de la scène depuis *Andromaque* et *Britannicus,* et une théorie de l'amour tragique tout à l'avantage de l'auteur du *Cid* et de *Cinna.* La pièce fit du bruit; elle avait été lancée dans la circulation par Mme la présidente Bourneau, « une femme fort vue en Angleterre, » qui l'avait reçue en confidence de Saint-Évremond. Déjà Barbin avait mis la main dessus, et se préparait à l'étaler sur les degrés de la Sainte-

Chapelle. Les amis de Racine s'en émurent, et l'écho en arriva sans doute jusqu'à l'auteur, qui, fatigué à son ordinaire du retentissement qu'avaient ses moindres productions, écrivit à Lionne pour se plaindre de l'indiscrète présidente. « Je hais extrêmement, disait-il, de voir mon nom courir par le monde, presqu'en toutes choses, et particulièrement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine; c'est un fort bel esprit que je voudrois servir, et ses plus grands ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. »

Cette fois, du reste, il se trouva glorieusement dédommagé de ses ennuis d'auteur à la mode. Le vieux Corneille se sentit remué, au milieu des déboires de sa décadence, d'un hommage qui lui venait de si bon lieu. Il écrivit à Saint-Évremond pour le remercier, et cette lettre du grand poëte, perdue dans le recueil des œuvres du gentilhomme, n'est pas une des choses les

moins curieuses qu'il renferme. « Vous m'honorez de votre estime, écrivait Corneille, avec la fierté douloureuse du lion moribond; vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu, et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avoue après cela que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur les débris imaginaires des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens héros refondus à notre mode. »

Et plus loin :

« Que vous flattez agréablement mes

sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur! J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps, et que les grandes ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

« Monsieur,

« Votre très humble
et très obéissant serviteur,

« CORNEILLE. »

Il deviendrait trop long de suivre pas à pas Saint-Évremond dans sa longue vie littéraire. Il avait cinquante-sept ans quand il vint pour la seconde fois en Angleterre. Pendant trente-trois ans qu'il vécut encore, il resta le libre penseur, l'écrivain de fantaisie que nous avons montré. Le théâtre et les anciens étaient les sujets ordinaires sur lesquels s'exerçait sa verve complaisante, toujours au service d'une prière, d'une invitation, souvent d'un caprice. La vieillesse le prit ainsi, tranquille et résigné, promenant sur toutes choses un regard limpide et serein, et laissant cheminer, la bride sur le cou, son intelligence vierge du mors et de l'éperon, uniquement inquiet de jouir de lui-même, et d'en faire jouir les gens qu'il aimait. On a fait de Saint-Évremond un épicurien. Peu lui importe Épicure, comme aussi bien tout autre arrangeur de systèmes. Tout ce qui sent l'effort, tout ce qui se pose en parti pris, l'effraie; constance et vertu même sont pour

lui des mots trop sévères dont il n'ambitionne pas l'éclat. Il préfère se laisser aller paresseusement à la pente d'une nature indulgente et sage qui l'emmène doucement au travers, ou plutôt à côté des embarras de la vie. C'est là de la morale relâchée, si l'on veut, mais relâchée de si bonne foi, et d'un résultat si inoffensif, exposée surtout avec tant de grace et de charme, qu'en vérité elle peut demander à ceux qui s'appellent les gens vertueux, qui d'entre eux osera bien lui jeter la première pierre. On peut en suivre tout au long les développements et les principes dans la lettre de Saint-Évremond au maréchal de Créqui, « qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, et ce que je pensois de toutes choses dans ma vieillesse ». Il donne là son dernier mot, sans vanterie ni fausse honte, avec une bonhomie douce et fine, capable de désarmer les plus rigides.

« Quand il m'est arrivé des malheurs,

je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'être constant; car la constance n'est qu'une longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir, et elle est véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister, et au lieu de se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde. Sans la résistance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait; par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présents : je garde ma sagesse pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors, par des réflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, et trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

..... « L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation

éternelle de l'inclination et du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît, sentant presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, et de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvemens, et n'a qu'à bien gouverner des sujets, au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

« Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie, c'est que je n'ai jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison. La passion ne s'opposoit point à ce que j'avois résolu de faire par devoir, et la raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétends pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange : je confesse au contraire, que j'en ai été plus vicieux; ce qui ne venoit point d'une perversité d'intention qui allât au mal, mais

de ce que le vice se faisoit agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connoître comme un crime. »

Hâtons-nous de dire, pour notre responsabilité morale vis-à-vis de ceux qui n'entendent point facilement raillerie à l'endroit de cette pauvre vertu, si lestement sacrifiée par notre philosophe, hâtons-nous de dire que nous ne présentons point ceci comme un enseignement. Lui-même, au surplus, ne cherche point à ériger en théorie la méthode qu'il s'applique, et cette complaisance mutuelle de la passion et de la raison, si commode pour arranger sa vie, il sait bien nous la donner pour ce qu'elle vaut. C'est moins une prédication qu'une confession qu'il fait là, confession sans remords, il est vrai, et qui n'invoque point d'absolution. C'est le récit d'un homme qui s'est fait sa route par les sentiers les plus faciles, et qui s'accuse en riant de paresse.

Il est curieux après cela de voir quelle

sorte de chrétien faisait Saint-Évremond. A coup sûr, celui-là ne devait pas l'être à la façon de Bossuet ou de Pascal. Sans parler de la pratique dont il fait évidemment bon marché, il n'accepte guère que ce qui lui plaît de la croyance. Nous avons déjà vu sur quel ton d'ironique incrédulité il le prend avec les grandes questions religieuses qui mettaient aux prises les docteurs de son temps, et quel mince respect il garde aux docteurs eux-mêmes. Dans sa comédie des *Opéras*, œuvre assez faible du reste, composée dans le but d'amuser Mme de Mazarin, Saint-Évremond amène l'histoire du médecin Guillaut, qui fait appeler *monsieur le théologal, son bon ami,* « pour prendre congé de ce monde entre ses mains, et se préparer à l'autre. » Son âme est en assez bonne assiette, n'était une chose, dit-il, qui l'inquiète : « C'est d'avoir abusé le peuple trente ans durant, dans la profession et l'exercice d'une science où je ne croyois point. » — « Scrupule d'un

« homme affoibli par la maladie, s'écrie « Millaut le théologal; chacun fait son mé- « tier, et n'en répond pas. Je suis théologal « il y a vingt ans, et ne suis pas plus as- « suré de ma théologie que vous de votre « médecine; cependant je n'ai pas le « moindre scrupule, car, comme j'ai dit, « chacun sa profession. » Une sorte de répulsion instinctive se laisse apercevoir chez Saint-Évremond toutes les fois que viennent à se rencontrer sous sa plume ces mots encore si révérés de docteurs et de théologiens. « Il n'y a rien de si bien établi chez les nations, dit-il quelque part, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne pas croire en Dieu, et cependant on demande publiquement dans les écoles s'il y en a un. »

Ces plaisanteries à bout portant de notre gentilhomme esprit-fort ouvrent évidemment la voie aux hardiesses religieuses du dix-huitième siècle. Il y a loin pourtant de

cette méfiance moqueuse d'*honnête homme* qui fait ses réserves aux sarcasmes, trop souvent grossiers, de Voltaire, aux invectives furibondes de Raynal et de Diderot. Saint-Évremond reste chrétien, quoi qu'il en ait; quand il parle du christianisme, il dit nettement « notre religion », et même il ne s'agit pas seulement avec lui d'un christianisme vague et purement philosophique, comme il s'en fabrique aujourd'hui. « Dans la diversité des créances qui partagent le christianisme, dit-il, la vraie catholicité me tient autant par mon élection que par habitude et par les impressions que j'en ai reçues. » Croyant, incrédule, railleur de bonne foi, avec des retours sincères au sentiment religieux, il laissait flotter tranquillement son esprit, disant, sans s'émouvoir, « que le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais ». Dans un portrait qu'il s'est plu à faire de lui-même, Saint-Évremond expose

tout à l'aise cette incrédulité pacifique, en quelques vers, assez mauvais du reste, qui n'ont à coup sûr rien d'impie.

De justice et de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété ;
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de sa providence
Il trouve son bonheur et sa félicité.

Rousseau aurait appelé cela du déisme, et Fénelon du quiétisme : c'est tout simplement le laisser-aller d'un esprit qui se possède sans lutte et sans effort; mais, de quelque nom qu'on l'habille, cela ne doit faire peur à personne.

Avant d'arriver au terme de cette longue carrière, doucement fournie au milieu de tant d'agitations, il faut passer par un de ces calmes amours de vieillard, qui ont tant de fraicheur et de grace quand on ne cherche pas à transiger avec ses cheveux blancs. En 1675, l'arrivée à Londres de la duchesse de Mazarin vint porter le dernier

coup aux regrets déjà bien pâles de notre exilé, qui atteignait alors sa soixante-deuxième année. Hortense Mancini, l'une de ces fameuses nièces de Mazarin, qui avaient pensé donner une reine à la France, était alors une des femmes les plus célèbres de ce monde cosmopolite des cours et des *cabinets*, pour nous servir d'une expression de notre marquis de Bousignac. Charles II, du temps qu'il n'était encore que simple prétendant, l'avait demandée jusqu'à deux fois en mariage sans pouvoir l'obtenir du Mazarin, et malgré l'affront de ce double refus, il était encore tout prêt à l'épouser lors de son retour en Angleterre, si ses ministres ne fussent intervenus. Le duc de Savoie se mit ensuite sur les rangs sans plus de succès. Il faut dire que la dot était de vingt millions, ce qui donnait à l'oncle quelque droit de faire le difficile. Par une cruelle dérision, la pauvre Hortense, pour qui les rois et les princes n étaient pas assez bons, tomba, avec sa dot, entre les mains

du maréchal de La Meilleraye, espèce de maniaque bigot et taquin, qui prit son nom au lieu de lui donner le sien, et la rendit en revanche la plus malheureure femme du monde. Enfant volontaire et gâté, légère, galante, amoureuse avant tout de mouvement et de liberté, et chrétienne indigne en vraie nièce de cardinal, Mme Mazarin se trouva soumise à une sorte de vie claustrale, à laquelle, par un raffinement de rigorisme conjugal, on refusait même les consolations inoffensives de l'indépendance intérieure. Il faut ajouter qu'elle le rendit bien à M. de La Meilleraye. Après sept ans d'espiégleries mutines, de bouderies, de fuites à l'hôtel Conti, à l'hôtel Soissons, aux abbayes de Chelles et de Sainte-Marie de la Bastille, elle s'habille en homme par une belle nuit de juin 1668, avec une de ses filles nommée Nanon, et se lance à travers champs sous la singulière sauvegarde d'un domestique de son frère, le duc de Nevers, et de Courbeville, un gentil-

homme au duc de Rohan, qu'elle n'avait jamais vu. Elle alla ainsi jusqu'à Milan, où l'attendait sa sœur, Mme la connétable, et dit adieu de grand cœur à la France, sa patrie de passage, laissant à Nevers le soin de chansonner les infortunes conjugales de son beau-frère.

Une fois jetée dans cette vie d'exception, Mme Mazarin courut quelque temps le monde ; elle alla de Milan à Venise, de Venise à Sienne, de Sienne à Rome, reparut en France, puis repassa les Alpes, voyageant, ainsi que disait Mme de Grignan, qui lui donna des chemises comme elle passait à Aix, « en vraie héroïne de roman, avec force pierreries et point de linge blanc ». Des millions de cette dot tant vantée, il ne restait à la belle fugitive qu'une pension de vingt-quatre mille francs, assez maigrement servie par l'époux délaissé. Encore la devait-elle à un ordre exprès du roi, qui n'avait oublié ni la nièce de Mazarin, ni surtout la sœur de Marie Mancini.

Quand Mme Mazarin revint en France pour solliciter sa pension, on voulut la retenir à la cour. « M. de Lauzun me demanda, dit-elle dans ses mémoires, ce que je voulois faire avec mes vingt-quatre mille francs; que je les mangerois au premier cabaret, et que je serois contrainte de revenir après, toute honteuse, en demander d'autres qu'on ne me donneroit pas. » Mais l'amour de l'indépendance fut plus fort. Elle préféra s'enterrer à Chambéry, sous la protection de son ancien soupirant, le duc de Savoie. Quand celui-ci vint à mourir, la cour d'un autre de ses adorateurs, du roi Charles II, lui offrit un asile. Charles vivait alors sous les lois de la duchesse de Portsmouth, favorite altière et détestée, qui avait fait de son royal amant le très humble pensionnaire de Louis XIV. Le parti national voulut combattre cette influence funeste, et fit proposer tout simplement à Mme Mazarin de venir détrôner la maîtresse régnante. Il n'y avait là rien d'offensant dans les idées

du temps. Hortense accepta sans façon la concurrence, et n'eut qu'à paraître pour rallumer chez le roi les feux du prétendant. Déjà l'astre de la duchesse pâlissait : sa rivale avait reçu du roi une pension de quatre mille livres sterling, et la cour attentive était en suspens ; mais, aussi légère en intrigue qu'en mariage, la nouvelle venue s'éprit tout à coup d'une belle passion pour un certain prince... de Monaco, et ne s'occupa plus du Stuart, qui, de dépit, lui retira sa pension, pour la lui rendre, il est vrai, bientôt après. Quant à elle, tout insoucieuse d'avoir manqué pour un caprice son sceptre de la main gauche, elle ne pensa plus qu'à mener joyeuse vie à Londres, et fit de sa maison une espèce de pendant à feu l'hôtel de Rambouillet. « On s'y entretenoit sur toutes sortes de sujets ; on disputoit sur la philosophie, sur l'histoire, sur la religion ; on raisonnoit sur les ouvrages d'esprit et de galanterie, sur les pièces de théâtre, les auteurs anciens et

modernes, l'usage de notre langue, etc. (1). » Comme Hortense était moins exclusivement littéraire que la fameuse Julie, les plaisirs avaient aussi leurs entrées dans son cercle. Morin, qui avait importé la bassette en Angleterre, *taillait* d'ordinaire chez elle, et l'on ne s'y contentait pas toujours de « raisonner sur les ouvrages de galanterie ». Bref, tout y allait de façon que son dévot mari, dans un *factum* qu'il fit imprimer plus tard contre elle, crut pouvoir le prendre sur ce ton curieux : « Mme Mazarin faisoit de sa maison un bureau public de jeu, de plaisir et de galanterie; une nouvelle Babylone, où des gens de toutes nations, de toutes sectes, parlant toutes sortes de langues, marchoient en confusion sous l'étendart de la fortune et de la volupté. » Telle était, en corrigeant toutefois la pieuse exagération de cette phrase biblique, telle était la femme au char de laquelle notre

(1) Desmaizeaux p. 139.

philosophe demeura enchaîné pendant vingt-quatre ans.

Admis d'abord avec la foule aux séances académiques, dont le poids reposait en grande partie sur lui, Saint-Évremond conquit bientôt l'intimité, puis finit par se déclarer amoureux, mais amoureux de si bonne grace et si peu exigeant, que le ridicule ne l'atteignit jamais. Rien n'est touchant et paternel comme les petites lettres où lui-même plaisante avec sa passion. Il se laisse aller, avec cette calme négligence des esprits qui ont la conscience de leur force, aux caprices, aux railleries, aux agaceries d'enfant de la folle *vagabonde*, selon l'expression d'un mauvais plaisant, dans un sonnet satirique du temps. « Pour les attentats que vous me conseillez, écrivait-il au comte d'Olonne, je suis peu en état de les faire, et elle est en état de les souffrir. S'il faut veiller les nuits entières, on ne me donne pas quarante ans. S'il faut faire un long voyage avec le vent et la

pluie, quelle santé que celle de M. Saint-Évremond! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir des cheveux et baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu Mme Gabrielle, et si j'ai fait ma cour à Marie de Médicis. Le papier me manque. Je vous prie de me mettre au rang des amis solides. Miracle-d'Amour est votre servante. » Et au comte de Saint-Albans : « Mme Mazarin a les mains bonnes pour voler mes fiches, et pour jeter une carte du talon, quand je joue sans prendre avec quatre matadors. Je m'adresse à M. de Monaco, qui me dit sérieusement, et avec un air de sincérité : — De bonne foi, monsieur, monsieur de Saint-Évremond, je regardois ailleurs. — Votre ami, M. de Saissac, rit beaucoup et ne décide rien. M. Courtin déclare que « *la vexation est grande.* » Mais toutes les déclarations de M. Courtin font peu d'effet. »

Miracle-d'Amour ne se contentait pas de tricher au jeu son vieil adorateur. Aussi

leste avec ce grand esprit qu'elle l'était avec toute personne et toute chose, la belle Hortense trouvait je ne sais quel malin plaisir à se faire un jouet de son Saint-Évremond. Tantôt, en Dulcinée farouche, elle le renvoyait aux infortunes du chevalier de la Triste-Figure; tantôt s'émancipant tout à fait, elle ne l'appelait plus que son *vieux satyre.* Lui, toujours égal et de bonne humeur, se prêtait avec sa douce gaieté aux fantaisies irrévérencieuses de l'enfant gâté, et remontait avec un aplomb spirituel sur le terrain glissant d'une galanterie surannée. « On porte envie, lui écrivait-il, aux injures que vous me dites; il n'y a personne qui ne voulût être appelé sot, comme je le suis : cependant, madame, il y a des grâces moins détournées, des grâces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde est présentement dans mes intérêts : Mme Hyde vous tient quitte de l'assiduité que vous lui avez promise à ses couches, pourvu que vous

vous portiez de bonne grace à m'obliger; Mlle de Beverwert est prête à rendre des oracles en ma faveur. Il me semble que je la vois, les cheveux en désordre et les coëffes de côté, tout inspirée de son Dieu, vous dire impérieusement : *Baisez le vieillard, reine, baisez-le.* Que ferez-vous, madame? Négligerez-vous les prières, les avertissements, les oracles?... S'il en est ainsi, madame, plus de sainteté, plus de sagesse, plus de reconnoissance, plus de justice. Adieu toutes les vertus. Vous serez comme une simple femme, comme une petite coquette, à qui une ride fait peur, et que des cheveux blancs peuvent effrayer. »

Le bruit de cette passion vint bientôt jusqu'en France, et le commentaire ne dut pas lui manquer; néanmoins, comme derrière ces plaisanteries de part et d'autre se cachait un sentiment vrai, une affection réelle et solide, une de ces amitiés où la question de sexe entre, il est vrai, pour leur donner quelque chose de plus tendre,

mais qui n'emploient les mots d'amour que comme un masque sans conséquence, il n'y eut que du respect à Paris ainsi qu'à Londres pour une liaison qui vengeait bien Mme Mazarin des petits vers des beaux esprits et des indignations vertueuses de certaines gens. Ce fut elle qui retint Saint-Évremond en Angleterre quand vint la révolution de 1688. Le comte de Grammont lui fit savoir que le roi se relâchait enfin de son inflexible sévérité. « Ce prince, dit Desmaizeaux, voyant que la guerre allait s'allumer entre les deux nations, craignit qu'il n'y eût du danger pour M. de Saint-Évremond à demeurer au milieu d'un peuple irrité contre la France. » Singulière attention pour un sujet oublié, qui, après vingt ans d'absence, avait, pour ainsi dire, changé de patrie ! Le vieil exilé en fut peu touché. Il répondit au comte de Grammont qu'il était trop vieux pour se transplanter ; que d'ailleurs il aimait mieux rester, par choix, à Londres, où il était connu de ce

qu'il y avait d'honnêtes gens, où l'on était accoutumé à sa loupe (1) et à ses cheveux blancs, à ses manières et à son tour d'esprit, que de retourner en France, où il avait perdu toutes ses habitudes, où il serait comme étranger, et où à peine connaîtrait-il un autre courtisan que le comte de Grammont lui-même.

Dix-ans après, Mme Mazarin mourut à sa maison de campagne de Chelsey. *Miracle-d'Amour* avait alors cinquante-trois ans; mais c'était une de ces beautés de pure race sur lesquelles le temps semble ne point avoir de prise. Au dire de tous, elle

(1) « Vingt ans avant sa mort, il lui vint entre les deux sourcils une loupe qui grossit beaucoup. Il avait eu dessein de la faire couper; mais, comme elle ne l'incommodait point, et que cette espèce de difformité ne lui faisait aucune peine, M. Lefèvre lui conseilla de la laisser, de peur que cette opération n'eût des suites fâcheuses dans une personne de son âge. Il se raillait souvent sur sa loupe, aussi bien que sur sa grande calotte et sur ses cheveux blancs, qu'il avait mieux aimé garder que de prendre la perruque. » DESMAIZEAUX, p. 228.

avait conservé toute sa fraîcheur, et, pour Saint-Évremond, qui arrivait à sa quatre-vingt-sixième année, elle était encore aussi belle que le premier jour. Tous les amis du survivant s'émurent à ce coup. « Quelle perte pour vous, monsieur ! lui écrivit Ninon de Lenclos, restée fidèle à sa manière à son amoureux de 1658 ; si on n'avait pas à se perdre soi-même, on ne se consolerait jamais. » Les instances devinrent plus vives alors pour le rappeler à Paris ; mais cette âme si douce et si ferme à la fois se trouvait enfin brisée, et ne pensait plus qu'à laisser arriver son heure. Saint-Évremond refusa obstinément ce qu'il avait tant désiré autrefois. Du reste, il est impossible de s'envelopper dans son manteau en s'y drapant moins qu'il ne le fait. « Vous ne pouviez, écrivait-il au marquis de Canaples, vous ne pouviez me donner de meilleures marques de votre amitié qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis et de la force de

mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce. A l'âge où je suis, il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, monsieur, et celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts, me seroient d'un grand secours à Paris : je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les incommodités de la dernière vieillesse n'y apportoient un grand obstacle. Dailleurs, que ferois-je à Paris, que me cacher ou me présenter avec différentes horreurs, souvent malade, toujours caduc, décrépit? On pourroit dire de moi ce que disoit Mme de Cornuel d'une dame : *Je voudrois bien savoir le cimetière où elle va renouveler de carcasse.* »

Dès ce moment, Saint-Évremond ne fit plus que languir. La vieillesse, qu'il avait portée jusque-là avec gaillardise, s'alourdit tout à coup sur sa tête. La verve et la gaieté s'en allèrent à petit bruit : une seule

chose restait debout, cette inaltérable raison qui n'avait jamais failli chez lui, et qui se maintint haute et droite jusqu'à la fin. Ce fut sur ces entrefaites que Barbin vint frapper à sa porte, son catalogue à la main. Il demandait à *son auteur* son portrait d'abord, puis ses dernières productions, et la liste de ses œuvres triées au milieu du chaos informe des *Saint-Évremontiana*. Précisément à cette époque, Saint-Évremond écrivait un jour : « A l'âge où je suis, une heure de vie bien employée vaut mieux que toute la renommée du monde. » Il répondit à Barbin : « Si j'étois jeune et bien fait, je ne serois pas fâché qu'on vît mon portrait à la tête d'un livre; mais c'est faire un mauvais présent au lecteur que de lui donner la vieille et vilaine image d'un homme de quatre-vingt-six ans. » Et pour le reste il ajouta : « Le peu d'esprit que j'ai eu autrefois est tellement usé, que j'ai peine à en tirer aucun usage pour les choses mêmes qui sont nécessaires à la

vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon seul intérêt, c'est de vivre. »

Cet homme qui se plaisait tant à vivre se rattacha tout prosaïquement, sur la fin, aux jouissances de la table, les seules qui rallumassent en lui quelque étincelle. C'est l'idée qui prédomine dans sa correspondance. Pour ne citer qu'un fragment entre les autres: « M. de La Pierre est arrivé, écrivait-il à son médecin Sylvestre, qui m'a donné onze pêches *qui valent onze cités,* pour parler comme les Espagnols quand ils veulent faire valoir les présents qu'ils reçoivent. Les douleurs que je ressens présentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'eussiez guéri avec le régime de Boughton, les perdreaux, les truffes, etc. »

Quelque temps auparavant, il écrivait à Ninon de Lenclos : « A quatre-vingt-huit ans, je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal; on fait des héros pour un moindre mérite que le

mien. » Mais le souvenir de celle qu'il avait perdue le poursuivait jusque-là. « Si la pauvre Mme Mazarin vivoit encore, disait-il ailleurs à son docteur, elle auroit des pêches dont elle n'auroit pas manqué de me faire part; elle auroit des truffes que j'aurois mangées avec elle, sans compter les carpes de Newhall. »

Malgré cette fidélité aux morts, avec les habitudes de causeries galantes qu'il s'était faites, Saint-Évremond ne pouvait se sevrer pourtant d'amitiés de femme. Mme la marquise de Perrine fut sa dernière sœur de charité. Mais quelle différence entre les petits billets qu'il lui écrit et ce que nous avons vu! On dirait parfois, moins les noms propres, de quelque épigramme de Martial à Galla ou à Stella, alors qu'il était en humeur sociable. « La beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons et le pavé sec me font croire que vous ne serez pas au logis. Si ma lettre vous y trouve, mandez

moi ce que vous ferez. Il seroit bon d'aller chez Mme Bond. Vous y êtes sûre d'un petit gain et d'entendre jouer du clavecin au delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. » Encore le souvenir de l'autre y revient-il à chaque instant. « Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire, c'est-à-dire de perdre au jeu : car pour des *soudainetés*, mot consacré par Mme Mazarin, j'en crois être exempt. » Ailleurs il rappelle leurs enfantillages communs. « Je signais toutes mes lettres à Mme Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme don Quichotte les siennes à Dulcinée, *le chevalier de la triste figure*, et elle signoit les siennes comme Dulcinée à don Quichotte. » Voici les dernières lignes qu'il écrivit; elles étaient bien adressées à Mme de Perrine : « Je suis fort mal, et j'ai raison de me préparer des plaisirs en l'autre monde; puisque le goût et l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas espérer beaucoup en celui-ci. »

Cette vie, si longue à finir, se termina enfin en 1703. Il y avait sept ou huit mois que Saint-Évremond se plaignait de douleurs violentes à la vessie. Le sommeil l'avait quitté ; l'appétit manqua à son tour. Ce fut le coup de grâce pour le pauvre épicurien, puisqu'il est convenu que Saint-Évremond était épicurien. Il fit tranquillement son testament : « Je soussigné, Charles de Saint-Denys-le-Guast, seigneur de Saint-Évremond, demeurant dans la paroisse de Saint-James, Westminster, étant dans mon bon sens, mémoire et entendement, et voulant disposer de ce qui me reste de mes biens après ma mort : premièrement j'implore la miséricorde de Dieu, et remets mon âme entre ses mains. Je laisse à mon exécuteur testamentaire le soin de faire enterrer mon corps, sans pompe (1), en la

(1) L'Angleterre lui fit néanmoins les honneurs de Westminster. C'était un hommage d'assez bon goût. En lui donnant une place à côté de ses grands

manière qu'il trouvera le plus convenable, etc. » Puis il mourut, sans bravade, sans effroi, en causant avec ses amis (20 septembre). Il avait alors quatre-vingt-dix ans cinq mois et vingt jours.

Il n'y a point ici d'épitaphe à faire, et l'on aurait mauvaise grâce à paraître protéger un esprit de cette trempe dans un final larmoyant. Cependant, sans injurier tout à fait le public, qui n'est pas forcé, après tout, de savoir par cœur l'histoire et les titres de tout homme qui a tenu une plume, on peut bien lui demander compte de l'indifférence oublieuse avec laquelle il a traité celui-ci. Aujourd'hui surtout qu'on donne si facilement du grand homme, qu'il soit permis de réclamer une place dans ce Panthéon quelque peu banal pour celui qui a le mieux représenté sans aucun doute notre esprit contemporain, entre

hommes, elle semblait se l'approprier, puisque la France n'en avait pas voulu.

les subtilités du jansénisme et les colères de l'Encyclopédie. Ce n'est pas là une question de sentimentalité, et nous ne cherchons pas à évoquer d'ombre gémissante. Notre philosophe normand, s'il revenait au jour, fermerait peut-être bien encore sa porte au nez des Barbins de cette époque, et s'inquiéterait plus, à coup sûr, de son heure de vie que de ce que nous appelons la gloire. Mais pour nous, dans l'intérêt de notre instruction comme de notre goût, nous sommes tenus de rappeler ici d'un jugement rendu par défaut. Les esprits parfaitement sains ne sont pas chose si commune, dans le passé tout aussi bien que dans le présent, pour qu'on ait le droit de passer outre quand par hasard il s'en rencontre quelqu'un. Pour répéter en l'affaiblissant un mot célèbre, c'est plus qu'une injustice, c'est une maladresse.

MORCEAUX CHOISIS

DANS

LES ŒUVRES

DE

SAINT-ÉVREMOND

LA

COMÉDIE DES ACADÉMISTES

LES ACADÉMISTES.

COMÉDIE.

ACTEURS.

M. LE CHANCELIER (1), Protecteur de l'Académie françoise ; SERISAY, Directeur de l'Académie ; DES MARETS, Chancelier de l'Académie ; GODEAU, Évêque de Grasse et de Vence ; GOMBAUD ; CHAPELAIN ; HABERT ; FARET ; BOIS-ROBERT ; SILHON ; COLLETET ; GOMBERVILLE ; SAINT-AMANT ; COLOMBY ; BAUDOIN ; L'ESTOILE ; PORCHERES-D'ARBAUD ; Mademoiselle de GOURNAI.

(La scène est à Paris, dans la maison où s'assemblait l'Académie.)

(1) Seguier.

LES

ACADÉMISTES.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-AMANT, FARET.

SAINT-AMANT.

Faret, qui ne riroit de notre Académie?
A-t-on vu de nos jours une telle infamie?
Passer huit ou dix ans à réformer six mots! [sots!
Pardieu, mon cher Faret, nous sommes de grands

FARET. [France

Tant sots qu'il vous plaira : mais les premiers de
Sont les admirateurs de notre suffisance.
Quoi! Trouvez-vous mauvais que de pauvres auteurs
Devant les ignorants s'érigent en docteurs?

S'ils peuvent se donner du crédit, de l'estime,
L'erreur des abusés n'est pas pour eux un crime.
Après tout, où trouver de ces rares savans,
Dont le nom immortel percera tous les ans?
Si pour l'Académie il faut tant de science,
Vous et moi, pourrions bien ailleurs prendre séance.

SAINT-AMANT.

Oui; mais je n'aime pas que monsieur de Godeau,
Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau;
Qu'un fat de Chapelain aille en chaque ruelle,
D'un ridicule ton réciter sa Pucelle;
Ou, que dur et contraint en ses vers amoureux,
Il fasse un sot portrait de l'objet de ses vœux;
Que son esprit stérile et sa veine forcée [sée.
Produisent de grands mots qui n'ont sens ni pen-
Je voudrais que Gombaud, l'Estoile et Colletet,
En prose comme en vers eussent un peu mieux fait;
Que des *Amis Rivaux* Bois-Robert ayant honte
Revint à son talent de faire bien un conte.
Enfin...

FARET.

Vous avez tort de mépriser Godeau;
Il a l'esprit fertile, et le tour assez beau;
Tout le défaut qu'il a, soit en vers, soit en prose,
C'est qu'en trop de façons il dit la même chose.
L'Estoile fait des vers avec le cardinal :
Colletet est bon homme, et n'écrit pas trop mal :
Bois-Robert est plaisant autant qu'on sauroit l'être
Il s'est assez bien mis dans l'esprit de son maître;
A tous ses madrigaux il donne un joli tour

Et feraient des leçons aux Grecs de leur amour.
Baudoin fait des vers au-dessous des images,
Mais *Davila* traduit est un de ses ouvrages.
Gombaud, pour un châtré, ne manque pas de feu...
J'entends quelqu'un qui monte ; arrêtons-nous un
[peu :
Je commence à le voir : c'est l'évêque de Grasse.

SAINT-AMANT.

Il faut se retirer, et lui quitter la place ;
Nous reviendrons tantôt. Allons, mon cher Faret,
Trouver proche d'ici quelque bon cabaret.

SCÈNE II.

GODEAU, COLLETET.

GODEAU.

Eh, quoi ! chers nourrissons des filles de Mémoire,
Qui sur les temps futurs obtiendrez la victoire ;
Beaux mignons de Pallas, vrais favoris des Dieux,
Vous n'êtes pas encore arrivés en ces lieux !
Seriez-vous bien si tard assis encore à table ?
Non, les plus grands festins n'ont pour vous rien d'ai-
Mais voici Colletet qui hâte un peu le pas ; [mable...
Je l'ai toujours connu sobre dans ses repas :
Bonjour, cher Colletet.

COLLETET *se jette à genoux.*

Grand évêque de Grasse,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse.
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon ?

GODEAU.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
Levez-vous, Colletet.

COLLETET.

Votre magnificence
Me permet, Monseigneur, une telle licence?

GODEAU.

Rien ne saurait changer le commerce entre nous :
Je suis évêque ailleurs, ici Godeau pour vous.

COLLETET.

Très révérend seigneur, je vais donc vous complaire.

GODEAU.

Attendant nos Messieurs, que nous faudra-t-il faire?

COLLETET.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

GODEAU.

Parlons comme autrefois, avecque liberté.
Vous savez, Colletet, à quel point je vous aime.

COLLETET.

Seigneur, votre amitié m'est un honneur extrême.

GODEAU.

Oh bien, seul avec vous ainsi que je me voi,
Je vais prendre le temps de vous parler de moi.
Avez-vous vu mes vers?

COLLETET.

Vos vers! Je les adore;
Je les ai lus cent fois, et je les lis encore :
Tout en est excellent, tout est beau, tout est net,
Exact et régulier, châtié tout à fait.

GODEAU.

Manquai-je en quelque endroit à garder la césure?
Y peut-on remarquer une seule hiature?
Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les mots?
Ne fais-je pas parler chacun fort à propos?
Le Decorum latin, en français Bienséance,
N'est si bien observé nulle part, que je pense.
Colletet, je me loue, il le faut avouer;
Mais c'est fort justement que je me puis louer.

COLLETET.

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la vie
Mépriser tous les traits de la plus noire envie :
Vous n'aviez pas besoin de votre dignité,
Pour vous mettre à couvert de la malignité.

GODEAU.

On se flatte souvent : mais, si je ne m'abuse,
S'attaquer à Godeau, c'est se prendre à la muse
Et le plus envieux se verroit transporté,
S'il lisait une fois mon *Benedicite*.
O l'ouvrage excellent!

COLLETET.

O la pièce admirable

GODEAU.

Chef-d'œuvre précieux!

COLLETET.

Merveille incomparable

GODEAU.

Que peut-on désirer après un tel effort?

COLLETET.

Qui n'en sera content, aura, ma foi, grand tort.

Mais, sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, Monseigneur, assez grand personnage?

GODEAU.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi, je prétens traiter tout le monde d'égal
En matière d'écrits : le bien est autre chose;
De richesse et de rang la fortune dispose.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes vers?

GODEAU.

Colletet, vos discours sont obscurs et couverts.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le style magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique.

COLLETET.

Ah! le respect m'échappe. Et mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETET.

C'est vous, monsieur Godeau, qui me faites outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre ouvrage?

COLLETET.

J'ai tant loué le vôtre!

GODEAU.

Il le méritait bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat, pour ne vous céler rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colère.

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'était pour vous complaire.

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil violon.

COLLETET.

« *Nous sommes tous égaux*, *étant fils d'Apollon.* »

GODEAU.

Vous, enfant d'Apollon? Vous n'êtes qu'une bête.

COLLETET.

Et vous, monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

SCÈNE III.

SERISAY, GODEAU, COLLETET.

SERISAY, *à Godeau.*

Qu'avez-vous, Monseigneur? Je vous vois tout ému.

GODEAU.

Colletet m'insulter! Qui l'auroit jamais cru?

COLLETET.

Traiter un vieil auteur avec cette infamie,
C'est affronter en moi toute l'Académie.

SERISAY.

Mais, quelle est cette injure, et d'où vient tant de [mal?

COLLETET.

« *Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal;*
« *Vous parlez un peu mieux qu'un homme de* [*boutique*, »
Et mieux que vous, Godeau; car, enfin je m'explique;
Et notre Directeur le saura comme vous.

SERISAY.

Modérez, Colletet, modérez ce courroux.
Offenser un Prélat à qui l'on doit hommage,
C'est d'un homme insensé faire le personnage.

COLLETET.

Je sais bien respecter Godeau comme Prélat;
Mais Godeau comme auteur, je le trouve fort plat.

GODEAU.

Ma colère se passe; et je veux, sans murmure,
En Prélat patient endurer cette injure.

COLLETET.

Moi, je veux recevoir la satisfaction
Du tort qu'a pu souffrir ma réputation.
O, d'un humble Prélat patience parfaite!
Il parle d'endurer l'injure qu'il a faite.
Pardonner à des gens que l'on a maltraités,
Ce sont du bon Godeau les générosités.

GODEAU.

Hé bien, cher Colletet, je ferai davantage;
Vous serez reconnu pour un grand personnage.
Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi,
Et vous saurez écrire et parler mieux que moi.

COLLETET.

Ordonnez, Monseigneur, ce qu'il faut que je fasse;
J'ai plus failli que vous, et je demande grâce.
Que partout on exalte, et partout soit chanté
De ce divin Prélat le *Benedicite*.
« *O l'ouvrage excellent! O la pièce admirable!* »
« *Chef-d'œuvre précieux! Merveille incomparable* »
Que partout on exalte, et partout soit chanté
De ce divin Prélat le *Benedicite*.

GODEAU.

Qu'en tous lieux on exalte, et qu'en tous lieux on
De notre Colletet la cane barbotante ; [chante
Ces beaux vers que le temps ne saurait effacer,
Et qu'un grand Cardinal voulut récompenser :
C'est là que Colletet si vivement explique
Du canard amoureux la Vénus aquatique,
Qu'au sens de Richelieu le Roi ne pourrait pas
De tout l'or du royaume en payer les appas.

SERISAY.

Nous sommes tous contens ; la discorde est finie,
Et la paix régnera dans notre compagnie :
Au reste, l'heure approche où se doit terminer
La réforme des mots que nous allons donner,
Et par qui nous aurons la gloire sans seconde
D'établir le François en tous les lieux du monde.

COLLETET.

Monsieur le Chancelier ne doit venir que tard.

SERISAY.

Donc, pour un peu de temps, allons quelqu'autre
[part.

SCÈNE IV.

PORCHERES-D'ARBAUD, COLOMBY.

PORCHERES.

Illustre Colomby, vrai cousin de Malherbe,
De ton mérite seul, glorieux et superbe ;

Parmi tous les auteurs, en voit-on aujourd'hui
Qui puissent approcher ou de vous, ou de lui?

COLOMBY.

Malherbe ne vit plus, Bertaut n'est plus au monde;
« D'ignorance et d'erreur toute la terre abonde. »

PORCHERES.

Desportes a subi notre commun destin;
Passerat a vécu; j'ai vu mourir Rapin :
Et c'étaient les auteurs dont l'illustre génie
Aurait pu faire honneur à notre compagnie.

COLOMBY.

Vous savez que j'avais auprès du Potentat
La charge d'Orateur des affaires d'État.

PORCHERES.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Régence
Des nocturnes plaisirs la suprême Intendance.

COLOMBY.

Or, n'étant point payé de mes appointements,

PORCHERES.

Détrompé que je suis de tous amusemens,

COLOMBY.

Je vais faire leçon aux gens de nos Provinces
Du peu de gain qu'on fait au service des Princes.

PORCHERES.

J'abandonne la Cour, et vais dans chaque lieu
Louer la Reine mère, et blâmer Richelieu.

COLOMBY.

Aux auteurs assemblés prenez le soin de dire
Que las de mes emplois, enfin je me retire.

PORCHERES.

C'est la forme ordinaire ; et, quiconque a quitté,
Leur a fait, les quittant, cette civilité.

COLOMBY.

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de réformer les mots, je me réforme.

PORCHERES.

Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même compliment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAPELAIN, *seul, composant des vers avec un soin ridicule, et peu de génie.*

Tandis que je suis seul, il faut que je compose
Quelque ouvrage excellent, soit en vers, soit en prose.
La prose est trop facile; et son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un auteur immortel :
Mais d'un sens figuré la noble allégorie
Des sublimes esprits sera toujours chérie.
Par son divin pouvoir, nos écrits triomphans
Passent de siècle en siècle et bravent tous les ans.
Je quitte donc la prose et la simple nature
Pour composer des vers où règne la figure.
« *Qui vit jamais rien de si beau,*
(Il me faudra choisir pour la rime « flambeau »)
« *Que les beaux yeux de la comtesse?* »
(Je voudrais bien aussi mettre en rime « Déesse »)

« *Qui vit jamais rien de si beau,*
« *Que les beaux yeux de la comtesse?*
« *Je ne crois pas qu'une déesse*
« *Nous éclairât d'un tel flambeau.*

« *Aussi, peut-on trouver une âme*
« *Qui ne sente la vive flamme*
« *Qu'allume cet œil radieux?*

« Radieux » me plaît fort : un œil plein de lumière
Et qui fait sur nos cœurs l'impression première,
D'oú se forment enfin les tendresses d'amour.
« Radieux! J'en veux faire un terme de la Cour.

« *Sa clarté qu'on voit sans seconde,*
« *Éclairant peu à peu le monde,*
« *Luira même un jour pour les Dieux.*

Je ne suis pas assez maître de mon génie;
J'ai fait, sans y penser, une cacophonie :
Qui me soupçonnerait d'avoir mis « peu à peu? »
Ce désordre me vient pour avoir trop de feu.

« *Qui vit jamais rien de si beau,*
« *Que les beaux yeux de la comtesse?*
« *Je ne crois point qu'une déesse*
« *Nous éclairât d'un tel flambeau.*
« *Aussi peut-on trouver une âme,*
« *Qui ne sente la vive flamme*
« *Qu'allume cet œil radieux?*
« *Sa clarté qu'on voit sans seconde*
« *S'épand déjà sur tout le monde,*
« *Et luira bientôt pour les Dieux.*

Voilà ce qui s'appelle écrire avec justesse!
Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans ru-
Car tout ouvrage fort a de la dureté, [desse :
Si par un art soigneux il n'est pas ajusté

« *Chacun admire en ce visage*
« *La lumière de deux soleils :*
« *Si la nature eût été sage,*
« *Le ciel en aurait deux pareils.*

Que voilà de beaux vers! L'auguste Poésie!
« Phœbus, éclaire encore un peu ma fantaisie :
« Divin Père du jour, qui maintiens l'univers,
« Donne-moi cette ardeur qui fait faire des vers :
« Ranime mes esprits, et dans mon sang rappelle
« La féconde chaleur, qui forma la Pucelle :
« Par l'épithète alors je me rendis fameux :
« Alors, le *mont Olympe à son pied sablonneux;*
« Alors, *hideux*, *terrible*, *affreux*, *épouvantable*,
« Firent dans mes écrits un effet admirable.
« Divin père du jour, qui maintiens l'univers,
« Redonne-moi l'ardeur qui fit faire ces vers.

« *Le teint qui paroît sur sa face,*
« *Est plus uni que n'est la glace,*
« *Plus clair que le ciel cristalin :*
« *Où trouver un pinceau qui touche*
« *Les charmes de sa belle bouche,*
« *Et l'honneur du nez aquilin?*

Cette comparaison me semble assez bien prise :
Il n'est rien plus uni qu'un « cristal de Venise; »
Et les cieux qui ne sont formés d'aucun métal,
Pourroient, à mon avis, être faits de « cristal. »
« Aquilin » ne vient pas fort souvent en usage,
Mais il convient au nez du plus parfait visage :
Tous les peintres fameux veulent qu'un nez soit tel :
Oublier « aquilin » est un péché mortel.

« *Chacun admire en ce visage,*
« *La lumière de deux soleils :*
« *Si la nature eût été sage,*
« *Le ciel en aurait deux pareils.*
« *Le teint qui paroît sur sa face,*
« *Est plus uni que n'est la glace,*
« *Plus clair que le ciel cristalin ;*
« *Où trouver un pinceau qui touche*
« *Les charmes de sa belle bouche,*
« *Et l'honneur du nez aquilin?*

Ainsi peignoient les Grecs des Beautés achevées,
De l'injure des ans par leurs écrits sauvées. [nés,
Je n'ai fait que vingt vers, mais tous vers raison-
Magnifiques, pompeux, justes et bien tournés.
Par un secret de l'art, d'une grande Déesse
J'oppose les appas à ceux de ma Comtesse;
Et des charmes divins dans l'opposition,
Je fais voir la confusion.
Quant à l'autre couplet, j'y reprens la Nature,
Qui des corps azurés a formé la structure,
De n'avoir su placer à ce haut firmament
Qu'un « soleil » seulement.
La Comtesse en a deux : c'est au « ciel » une honte
Qu'un « visage » ici-bas en « Soleils » le surmonte.
J'achève heureusement : il me falloit finir;
Aussi bien nos auteurs commencent à venir.

SCÈNE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON, BOIS-ROBERT.

SERISAY *à Chapelain.*

Vous attendiez ici cette heure fortunée
Où la Réforme enfin doit être terminée.

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit ans nous attendons ce jour
Où doit être réglé tout langage de cour.
Mais que les ignorants vont nous dire d'injures!

SERISAY.

Nous saurons mépriser de sots et vains murmures.

BOIS-ROBERT.

Nous allons bientôt voir un de nos mécontens,
Résolu de se plaindre et de nous, et du temps.

CHAPELAIN.

C'est Silhon irrité contre l'Académie,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY.

Et de sa haine encor quel est le fondement?

CHAPELAIN.

Nous reformons un mot propre au raisonnement,
Il laissera sans *Or*, tous discours politiques,
Et n'écrira jamais des affaires publiques,
Silhon est violent : s'il parle contre nous...

SERISAY

Monsieur le Chancelier calmera son courroux.

BOIS-ROBERT.

Faut-il un Chancelier pour calmer sa colère?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :
Il doit attaquer *Or*, que Silhon aime tant,
Aussi bien que *parfois*, *pour-ce-que*, et d'*autant*.

SILHON *entre*.

A dire vrai, Messieurs, c'est une chose étrange :
On a beau mériter honneur, gloire, louange,
Affermir tant qu'on peut l'autorité des lois,
Faire service à Dieu, travailler pour les Rois,
Prescrire le devoir et du Peuple, et des Princes,
Instruire un Potentat à régler ses Provinces,
Il faut avoir l'affront de voir des esprits doux
Gagner chez nos Auteurs plus de crédit que nous.

SERISAY.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette injustice.

BOIS-ROBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vu du caprice.

SILHON.

Les siècles, Bois-Robert, sont assez différens :
On blâmait autrefois les hommes ignorans.
La science aujourd'hui donne fort peu d'estime.
En savoir plus que vous n'est pas un petit crime.

BOIS-ROBERT.

J'aime les ignorans d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'acquérir cet honneur.

SERISAY.

Eh ! pour l'amour de moi, finissez la querelle :
Soyons, soyons unis d'une amitié fidèle.

Encor, monsieur Silhon, de quoi vous plaignez-vous?

BOIS-ROBERT.

Un mot qu'on veut changer, lui donne ce courroux.

SILHON.

C'est un mot, il est vrai, mais de grande importance.

BOIS-ROBERT.

On pourroit s'en passer bien mieux que de finance.

SILHON.

Il est pourtant utile, et le sera toujours.
Or trouve bien sa place en de graves discours,
En affaire, au Barreau, dans la Théologie,
Or est fort positif, et de grande énergie.

SERISAY.

Je vois venir à nous la sibylle Gournai!
Quel supplice, bon Dieu, m'avez-vous ordonné!

SILHON.

Elle mérite bien que vous fassiez cas d'elle.

BOIS-ROBERT.

A soixante et dix ans elle est encor pucelle.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE GOURNAI, SERISAY, BOIS-ROBERT, SILHON.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Je vous ai bien cherché, monsieur le Président.

SERISAY.

Baissez-vous, Bois-Robert, et ramassez sa dent.

BOIS-ROBERT.[1]

C'est une grosse dent qui vous était tombée
Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une, âgé de soixante ans.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les dents.
Mais apprenez de lui, que par toute la Grèce,
C'était comme un devoir d'honorer la vieillesse :
Et le vieil âge en vous sera peu respecté,
Si vous en usez mal dans la virilité.
Montagne s'employoit à corriger le vice,
Et bien connaître l'homme était son exercice;
Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand *los*
Du stérile *labeur* de réformer les mots.

BOIS-ROBERT.

Vous fûtes ennemie en tout temps du langage.

MADEMOISELLE DU GOURNAI.

Le *sens*, à mon avis, vous eût rendu plus sage.
Avec tous mes vieux mots, encore ma raison
Parmi les gens sensés se trouve de saison.

BOIS-ROBERT.

Je l'avoue aisément; et votre expérience,
Nymphe des premiers ans, vaut mieux que la science.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

On méprisait un fourbe au temps que je vous dis,
Bois-Robert le plaisant eût été gueux *jadis :*
Et Montagne et Charron avaient l'âme trop forte
Pour demeurer toujours au *recoin* d'une porte,
Aucuper jour et nuit leurs plus grands ennemis,
Et des grands de la cour être valets soumis.

9

BOIS-ROBERT.

Ce sont là des raisons que le démon vous dicte.
Comment, vieille Gournai, vous aimez la *vindicte!*
Qui vous fait *détracter?* qui vous met en *courroux?*

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Montagne haïssoit les menteurs et les fous.
Poursuivez, *Savanteaux*, à réformer la langue.

SERISAY.

Allez-vous-en ailleurs faire votre harangue.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Otez *Moult* et *Jaçoit*, bien que mal à propos,
Mais laissez pour le moins *Blandice*, *Angoisse* et *Los*.

SERISAY.

Tout ainsi que l'esprit est vague et *contournable;*
De même le discours doit être variable.
Les termes ont le sort qu'on voit au genre humain.
Un mot vit aujourd'hui, qui périra demain.
L'usage parmi nous est fort *ambulatoire*.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Vous raillez sottement la vérité *notoire*.
Il mourra, *Tout ainsi*, que je vois méprisé;
Mais devant lui mourront les vers de Serisay.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LE CHANCELIER, GODEAU, CHAPELAIN, BOIS-ROBERT, SERISAY, PORCHERES, DES MARETS.

M. LE CHANCELIER.

C'est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle à la France
Les mystères secrets de la vraie éloquence.
Les muses qui du ciel ont descendu chez nous,
Vous rendent par ma bouche un oracle si doux.
C'est à tort, grands auteurs, que la Grèce se vante
La Rome des Latins n'est plus la triomphante;
L'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,
Et les muses n'ont plus de séjour qu'à Paris.

GODEAU.

Qui croiroit, Monseigneur, que ces enchanteresses,
Que les neuf belles sœurs, nos divines maîtresses,
Vinssent ici flatter nos esprits et nos sens,
Si vous n'aviez aimé leurs charmes innocens?

CHAPELAIN.

Vous voyez les choses futures,
Malgré les nuits les plus obscures

Qui couvrent le bien de l'État :
Vous voyez tout ce qu'il faut faire,
Au rebours du sens populaire,
Pour maintenir le Potentat.

BOIS-ROBERT.

Superbes filles de Mémoire,
Venez accroître mon ardeur ;
Je vais travailler à la gloire
D'une incomparable Grandeur...
Que le stile élevé me paroît incommode !
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une ode.

M. LE CHANCELIER.

Que chacun se réduise au mérite d'auteur.
J'estime le savant, et je hais le flatteur.
Mes louanges, Messieurs, ne sont pas nécessaires ;
Et vous avez ici de plus grandes affaires.

SERISAY.

Porcheres semble avoir dessein de vous parler.

PORCHERES.

Quatre mots seulement, Messieurs, puis m'en aller.
Monsieur de Colomby m'a chargé de vous dire,
Que las de ses emplois, enfin il se retire :
Et vous saurez aussi, qu'ennuyé de la cour,
Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

SERISAY.

Vous nous voyez pensifs, mornes et taciturnes,
De perdre l'Intendant de nos plaisirs nocturnes :
Et vous ferez savoir au muet Orateur
Des affaires d'État, le fond de notre cœur.
Nous regrettons beaucoup un si grand personnage,
Et ne suivrons pas moins notre important ouvrage.

DES MARETS.

Je ne vois point ici Saint-Amant ni Faret;
Que sont-ils devenus?

GODEAU.

Ils sont au cabaret.

DES MARETS.

Ils sont au cabaret! Messieurs, quelle impudence!
Vous voyez parmi nous un chancelier de France,
Qui vient de son logis en ce méchant quartier,
Sachant bien le respect que l'on doit au métier;
Et ces vieux débauchés, au mépris de la gloire,
Lorsque nous travaillons, font leur plaisir de boire.

GODEAU.

Je vois entrer Faret suivi de Saint-Amant.

CHAPELAIN.

Et, si je ne me trompe, ils ont bu largement.

SCÈNE II.

SAINT-AMANT, FARET, CHAPELAIN, GOMBAUD, SERISAY, M. LE CHANCELIER, ETC.

SAINT-AMANT.

Pour tout emploi chez vous, Seigneurs Académiques,
Nous serons vos Buveurs et poëtes Bacchiques.

FARET.

Nous perdons le respect; mais ô grand Chancelier!
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

CHAPELAIN.

Il ne vous reste plus qu'à parler de la guerre,
Qui, dans le cabaret, se fait à coups de verre.

GOMBAUD.

Qu'à dire des chansons qui vantent la liqueur
Dont le père Bacchus réjouit votre cœur.

SAINT-AMANT.

Prenez soin de notre langage,
Auteurs polis et curieux,
Et nous laissez le doux usage
D'un vin frais et délicieux.
Que d'Apollon la docte troupe
Vieillisse à réformer les mots;
Celle de Bacchus dans la coupe,
Ira chercher sa joie et trouver son repos.

FARET.

Si l'esprit et la suffisance,
Si l'avantage de raison,
Ne paroissent point dans l'enfance
Et demeurent comme en prison,
C'est qu'on suce le lait d'une pauvre nourrice;
Et Dieu qui conduit tout sagement à sa fin,
De nos divins talens réserve l'exercice
Pour le temps précieux que nous buvons du vin,

SERISAY.

Nous sommes satisfaits de vos stances bachiques,
Et vous êtes reçus Buveurs Académiques.
Mais, de peur de vieillir à réformer les mots,
Nous allons travailler. Laissez-nous en repos;
La chose qui se traite est assez d'importance.

FARET.

Nous nous tairons.

M. LE CHANCELIER.

Sortez; c'est le mieux, je pense.

FARET.

Si nous vous offensons, monsieur le Chancelier,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

SCÈNE DERNIÈRE.

M. LE CHANCELIER, SERISAY, GODEAU, DES MARETS, SILHON, CHAPELAIN, GOMBAUD, BOIS-ROBERT, L'ESTOILE, GOMBERVILLE, BAUDOIN, etc.

SERISAY.

Enfin, ils sont sortis. Sans tarder davantage,
Réformons les défauts que l'on trouve au langage,
Et d'un stile trop vieux, faisons-en un nouveau.
Vous, parlez le premier, docte et sage Godeau.

GODEAU.

C'est m'obliger beaucoup; et cette déférence
Seroit due à quelqu'autre avec plus d'apparence.

SERISAY.

Vous êtes trop modeste; et votre dignité...

GODEAU.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité;
Je le dois purement à votre courtoisie.

SERISAY.

On n'en saurait avoir aucune jalousie.

GODEAU.

Je dirai donc, Messieurs, qu'il est très important
D'ôter de notre Langue, *or*, *pour ce que*, *d'autant* :
C'est là mon sentiment. Vous me voyez attendre
Que quelqu'émulateur s'apprête à les défendre.

DES MARETS.

Silhon s'oppose enfin.

SERISAY.

Parlez distinctement,
Vous, monsieur de Godeau.

GODEAU.

Je dis premièrement
Que ces mots sont usés, qu'ils tombent de vieillesse;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse.

SILHON.

Inepte sentiment! Absurde vision!
Ces mots mènent enfin à la conclusion :
L'un sert à résumer, comme à la conséquence;
Les autres, à prouver les choses d'importance.

GODEAU.

Le premier sent l'école, et tient trop du pédant;
Et tous ont trop vécu.

LA TROUPE.

Nous en disons autant.

SILHON.

Qu'ils soient bannis des vers et conservés en prose.

DES MARETS.

Aujourd'hui, prose et vers sont une même chose

CHAPELAIN.

Il est bien échauffé; qu'on lui tâte le pouls.

SERISAY.

C'est assez disputé, Messieurs, asseyez-vous :
Que quelqu'autre succède à l'évêque de Grasse.
Parlez, vous, Chapelain, sans user de préface.

CHAPELAIN.

Il conste, il nous appert, sont termes de Barreau,
Que leur antiquité doit porter au tombeau.

SILHON.

J'estime en Chapelain la bonté de nature,
Qui veut donner aux mots même la sépulture.

CHAPELAIN.

Horace les fait naître, et puis les fait mourir.
Sans quelque métaphore, on ne peut discourir.

SILHON.

Les mots peuvent mourir; mais jamais métaphore
N'avoit dressé *tombeau* pour de tels mots encore.

LA TROUPE.

Il conste, il nous appert, doivent être abolis;
Mais on ne les voit pas encore ensevelis.

GOMBAUD.

Je dis que la coutume assez souvent trop forte,
Fait dire improprement, que l'on *ferme la porte*.
L'usage tous les jours autorise des mots.
Dont on se sert pourtant assez mal à propos.
Pour avoir moins de froid à la fin de décembre,
On va *pousser sa porte*, et l'on *ferme sa chambre*.

SERISAY.

En matière d'État, vous savez que les Rois,
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes lois :
De même dans les Mots, ce n'est pas être sage,
Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'usage.

LA TROUPE.

Digne raisonnement! Noble comparaison!
Gombaud n'a pas de tort, et vous avez raison.

BOIS-ROBERT.

Messieurs, je veux ôter un terme de coquette;
C'est le mot d'*A ravir.*

L'ESTOILLE.

Il est bon en fleurette.
Cent et cent faux galans en leur fade entretien,
De ce mot d' *A ravir* se servent assez bien;
Et principalement dans les amours de ville,
A ravir se rendra chaque jour plus utile.

LA TROUPE.

Nous n'avons parmi nous que des Auteurs de Cour.
Et partant ennemis de ce dernier amour.
Les Dames de Quartier auront leur *cotterie*,
A qui nous laisserons le droit de Bourgeoisie.

GOMBERVILLE.

Que ferons-nous, Messieurs, de *Car* et de *Pourquoi?*

DES MARETS.

Que deviendrait sans *Car* l'autorité du Roi?

GOMBERVILLE.

Le Roi sera toujours ce que le Roi doit être,
Et ce n'est pas un mot qui le rend notre maître.

GOMBAUD.

Beau titre que le *Car*, au suprême Pouvoir,
Pour prescrire aux sujets la règle et le devoir!

DES MARETS.

Je vous connois, Gombaud; vous êtes hérétique
Et partisan secret de toute République.

GOMBAUD.

Je suis fort bon sujet, et le serai toujours;
Prêt de mourir pour *Car*, après un tel discours.

DES MARETS. [nance;

Du *Car* viennent les loix : sans *Car*, point d'ordon-
Et ce ne serait plus que désordre et licence.

GOMBAUD.

Je demande pardon, si trop mal à propos,
J'ai parlé contre un mot qui maintient le repos.

GOMBERVILLE A DES MARETS.

L'effort de votre esprit en chose imaginaire,
Vous rendra, des Marets, un grand visionnaire.
Le Poète, le Vaillant, le Riche, l'Amoureux
Feront de leur auteur un aussi grand fou qu'eux.

DES MARETS.

Un faiseur de romans, père de Polexandre,
A corriger les fous n'a pas droit de prétendre.

M. LE CHANCELIER.

Ni vous autres, Messieurs, droit de vous quereller.
Laissez le *Car* en paix; il n'en faut plus parler.

GOMBERVILLE.

Et le *Pourquoi*, Messieurs?

LA TROUPE.

Sans cesse il questionne.
Qu'il soit moins importun, ou bien on l'abandonne.

L'ESTOILE.

Je ne saurais souffrir le vieux *Auparavant*,
Qui se trouve cent fois à la place d'*Avant*.

BAUDOIN.

Pour mes traductions c'est un mot nécessaire;
Et si l'on s'en sert mal, je n'y saurais que faire.

L'ESTOILE.

Peut-être voudrez-vous garder encor *Jadis?*

BAUDOIN.

Sans lui, comment rimer si bien à *Paradis?*

L'ESTOILE.

Paradis est un mot ignoré du Parnasse,
Et les *Cieux*, dans nos vers, auront meilleure grâce.

SERISAY.

Que dira Colletet?

COLLETET.

Le plus grand de mes soins
Est d'ôter *nonobstant*, et casser *néanmoins*.

HABERT.

Condamner *Néanmoins!* D'où vient cette pensée?
Colletet, avez-vous la cervelle blessée?
Néanmoins! qui remplit et coule doucement;
Qui met dans le discours un certain ornement...
Pour casser *Nonobstant*, c'est un méchant office,
Que nous nous rendrions dans les cours de Justice.

DES MARETS.

Puisque *Car* est sauvé, laissons le reste en paix,
Et faisons une loi qui demeure à jamais.
« Les Auteurs assemblés pour régler le langage,
« Ont enfin décidé dans leur Aréopage :
« Voici les mots soufferts, voici les mots cassés...
Monsieur de Serisay, c'est à vous : Prononcez.

SERISAY.

Grâce à Dieu, Compagnons, la divine Assemblée
A si bien travaillé que la Langue est réglée.

Nous avons retranché ces durs et rudes mots,
Qui semblaient introduits par les barbares Gots;
Et s'il en reste aucun en faveur de l'usage,
Il fera désormais un méchant personnage.
Or, qui fit l'important, déchu de tous honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux raisonneurs.
Combien que, *Pour ce que*, font un son incommode,
Et d'*Autant* et *Parfois*, ne sont plus à la mode.
Il conste, *il nous appert*, sont termes de barreau;
Mais le Plaideur François aime un air plus nouveau.
Il appert, était bon pour Cujas et Barthole.
Il conste, ira trouver le Parlement de Dole,
Où, malgré sa vieillesse, il se rendra commun,
Par les graves discours de l'orateur le Brun.
Du pieux Chapelain la bonté paternelle
Peut garder son *tombeau* pour sa propre *Pucelle.*
Aux stériles esprits, dans leur fade entretien
On permet *A ravir* lequel n'exprime rien.
Jadis est conservé par respect pour Malherbe.
Dans l'Ode il a marché, *Jadis*, grave et superbe;
Et de là s'abaissant en faveur de Scarron,
Il a pris l'air burlesque et le comique ton;
Mais il demeure exclus du discours ordinaire :
Vieux *Jadis*, c'est pour vous tout ce que l'on peut [faire.
Il faudra modérer cet indiscret *Pourquoi*,
Et révérer le *Car*, pour l'intérêt du Roi.
En toutes nations la coutume est bien forte;
On dira cependant que l'on *pousse la porte.*
Nous souffrons *Néanmoins;* et craignant le palais,
Nous laissons *Nonobstant* en repos pour jamais.
Qu'au milieu des cités la vaine *Cotterie*

Au prodigue *Cadeau* soit toujours assortie :
Et que dans le repas, ainsi que dans l'amour,
Ils demeurent Bourgeois, éloignés de la Cour.
Auteurs, mes compagnons, qui réglez le langage,
Avons-nous assez fait? En faut-il davantage?

LA TROUPE.

Voilà ce qu'à peu près nous pensions réformer.
Anathème sur ceux qui voudront le blâmer;
Et soit traité chez nous plus mal qu'un hérétique,
Qui ne reconnoîtra la Troupe académique.

DES MARETS.

A ce divin Arrêt, des Arrêts le plus beau,
Je m'en vais tout à l'heure apposer le grand sceau.

RETRAITE

DE

MONSIEUR LE DUC DE LONGUEVILLE

EN

SON GOUVERNEMENT DE NORMANDIE

RETRAITE

DE MONSIEUR LE DUC DE LONGUEVILLE EN SON GOUVERNEMENT DE NORMANDIE

Monsieur de Longueville entrant dans le vieux palais, rencontra d'abord M. de Saint-Luc, qu'on avoit envoyé de Saint-Germain au marquis d'Hectot, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la cour. Il lui dit avec un visage plein de joye : « Saint-Luc, il n'y a pas longtemps « que je vous haïssois bien.

— « Et moi, Monsieur, repartit Saint- « Luc, je ne vous haïs pas moins présente- « ment, que vous me haïssiez en ce temps- « là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne se- « riez pas ici ; et si l'on ne vous eût trompé « le premier, on ne m'y eût pas souffert. »

Ce petit discours fini, Monsieur de Longueville voulut aller au Parlement, qui s'assembloit, pour délibérer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alléguant qu'en se commettant, il alloit commettre toute la fortune du parti. On fit monter des gens sur une tour fort élevée, pour observer la contenance du peuple; et comme on lui eut rapporté qu'on entendoit de toutes parts des cris de joye, il sortit aussitôt, accompagné de ceux qui l'avoient suivi, et se rendit au palais, après avoir reçu par tout mille acclamations.

Il surprit Messieurs du Parlement qui n'attendoient pas une avanture si inopinée; et après avoir pris sa place il parla de cette sorte : « Vous ayant toujours beaucoup honorés et chéris, je suis venu avec tout le péril où un homme de ma qualité se peut exposer, vous offrir mon bien et ma vie pour votre conservation. Je sais que la plupart des gouverneurs

n'en usent pas ainsi ; et que tirant de vous tout le service qu'ils peuvent tirer dans un temps paisible, ils vous abandonnent aussitôt qu'ils vous voyent dans le danger. Pour moi, qui vous ai mille obligations, je prétens ici les reconnoître : et en qualité de gouverneur, et comme une personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai dans une conjoncture si périlleuse.

Le premier président ne répondant rien à cette harangue, et témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du duc l'affligeoit, tous les Messieurs lui donnèrent des témoignages de joye, qui furent animés par la bouche d'un conseiller de la Grand'Chambre, appelé du Mesnilcôté, qui lui fit ce beau discours : « La même différence qui se rencontre « entre le loup et le berger, Prince dé- « bonnaire, la même se trouve entre le « comte d'Harcourt et Votre Altesse en « cette occasion. Le comte d'Harcourt est

« venu, soit comme loup, soit comme
« lion, mais toujours en bête ravissante,
« pour nous dévorer. Nous n'avons pas
« voulu lui ouvrir nos portes, de peur de
« recevoir l'ennemi dans nos entrailles;
« pour toute grace, nous lui avons laissé
« faire le tour de nos murs; ce qu'il a fait,
« en jettant sur nous des yeux tout étin-
« celans de colère, *tanquam leo rugiens.*
« Pour vous, Grand Prince, vous êtes venu
« en véritable berger, pour mettre à cou-
« vert toute votre bergerie, *bonus pastor*
« *ponit animam pro ovibus suis.* Il est trop
« vrai que vous en userez de même, *atque*
« *ideo*, Monseigneur; nous vous commet-
« tons la garde de cette ville et le salut de
« toute la province; c'est à vous à veiller
« à notre conservation, et à nous d'aider
« vos soins de toutes les assistances qui
« sont en notre pouvoir. »

La harangue finie, Monsieur de Longueville se leva; et après avoir salué chaque particulier avec son affabilité ordinaire, il

sortit du palais accompagné de ses amis et suivi du peuple, qui le conduisoit avec de nouvelles acclamations.

Messieurs du parlement faisant réflexion sur la joye qu'avoient eue les bourgeois de recevoir leur gouverneur, commencèrent de craindre une servitude entière; et pour empêcher ce malheur-là, ils firent dessein d'assurer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de Longueville eût pénétré leur intention, soit pour établir une entière confiance, il les voulut prévenir, et les assurer qu'ils auroient toujours la disposition de toutes choses. Il leur dit que les affaires dont il s'agissoit, étoient proprement celles des Parlemens, et non pas les siennes; qu'il ne vouloit, ni ne devoit avoir autre emploi que celui de conduire une armée pour le bien de l'État, et pour leur service particulier; que toutes les levées se feroient par leurs ordres; qu'ils établiroient eux-mêmes des commissaires de leur compagnie pour la re-

cette et pour la distribution des deniers; et enfin, que comme ils avoient le principal intérêt au succès des affaires, il étoit raisonnable qu'ils eussent une entière participation de tous les conseils.

Ces Messieurs lui rendirent graces de l'honneur qu'il leur faisoit, l'assurèrent qu'ils donneroient autant d'arrêts qu'il voudroit, sans rien examiner : qu'étant tuteurs des Rois, ils disposeroient à son gré du bien du pupille; qu'ils hazarderoient toutes choses pour son service, à condition qu'il feroit supprimer le semestre, et remettroit la compagnie dans son ancien état. Le premier Président et l'avocat général se croyant inutiles au service du Roi, allèrent à Saint-Germain rendre compte de leur impuissance.

Cependant Monsieur de Longueville, qui se voyoit assuré du peuple et du parlement, ne songea plus qu'à faire des troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de fonds, il voulut toujours distribuer les

charges, pour entretenir tout le monde; et on commença à travailler à l'état d'une armée qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés, il leur rendit grace de la chaleur qu'ils témoignoient à son service; que pour lui, il reconnoîtroit toute sa vie l'affection de ceux qui s'attachoient à sa fortune; et qu'en attendant qu'il les pût obliger par des graces essentielles, il étoit prêt de leur commettre les plus importans emplois.

A ces douces paroles, tant d'illustres personnes firent de profondes révérences. Un moment après, ce ne furent que compliments, qui allèrent insensiblement aux assurances de fidélité et aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux discours sur l'état présent des affaires; et quelques-uns, possédés du zèle qu'ils avoient pour le parti, ouvrirent un avis considérable. « Pourquoi, dirent-ils, ne

pas battre le fer, tandis qu'il est chaud? Vous avez, Monseigneur, quantité de jeunes gens dans la ville; vous pouvez faire un gros de gentilshommes, un gros de leurs valets de chambre, auxquels vous joindrez la cinquantaine, et les archers, deux gros bataillons des meilleurs bourgeois; et avec ces troupes, aller surprendre le Roi dans Saint-Germain. » — « Oui, répondit M. de Longueville, il sera bon; mais comme c'est notre principale entreprise, il faut penser à la bien conduire; nous en parlerons au premier conseil. Cependant, pour éviter la confusion, qui ruine d'ordinaire tous les partis, il faut distribuer les charges, afin que chacun soit assuré de son emploi. »

Varicarville, si considéré des esprits forts, ne voulut prendre aucun emploi, ayant appris de son rabbi, que pour bien entendre le vieux Testament, il y faut avoir une application entière, et même se réduire à ne manger que des herbes, pour se dégager de toute vapeur grossière.

Néanmoins l'aversion qu'il avoit pour les favoris, ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occasions, il voulut prendre soin de la police, et régler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange; mais comme il arrive toujours cent malheurs, il avoit oublié à Paris un manuscrit du comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'artillerie et pour les vivres; ce qui fut cause vraisemblablement qu'il n'y eut ni munitions ni pain dans cette armée-là.

Saint-Ibal demandait l'honneur de faire entrer les ennemis en France; et on lui répondit que Messieurs les généraux de Paris se le réservoient. Il demanda un plein pouvoir de traiter avec les Polonois, les Tartares, les Moscovites, et l'entière disposition des affaires chimériques; ce qui lui fut accordé.

Le comte de Fiesque, fertile en visions militaires, outre la charge de lieutenant général qu'il avoit eue dès Paris, obtint

une commission particulière pour les enlèvements de quartier, et autres exploits brusques et soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre, et dansant un pas de ballet.

Le marquis de Beuvron fut fait lieutenant général, à condition qu'il demeureroit au vieux palais; la place et le gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin.

Le marquis de Matignon, toujours illustre par sa suffisance, et présentement fameux par le mémorable siège de Vallogne, commandoit les troupes du Cotantin, disant qu'il vouloit avoir la petite armée; et être aussi indépendant de M. de Longueville, que le Walsteix l'étoit de l'Empereur.

Le marquis d'Hectot demanda le commandement de la cavalerie, ce qui lui fut accordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres; qu'il étoit environ de l'âge

de M. de Nemours, lorsqu'il la commandoit en Flandre, et qu'il avoit une casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit Ausonville pour gouverneur de Rouen, comme un homme entendant civilement bien la guerre, et aussi propre à haranguer militairement les peuples que Plessis-Besançon. Le gouverneur fut fait maréchal de camp, pour ne pas obéir aux autres; et le maréchal de camp gouverneur, pour ne pas quitter la ville : car c'étoit une de ses maximes, *qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût*; et il alléguoit plusieurs villes considérables qui s'étoient perdues par l'absence des gouverneurs.

Hanerie et Caumenil demandèrent qu'on les fît maréchaux de camp. Hanerie, fondé sur ce qu'il avoit pensé être enseigne des gendarmes du roi; Caumenil, sur ce qu'il s'en étoit peu fallu qu'il n'eût été mestre de camp du régiment de Monsieur.

Boucaule ne pouvoit pas dire qu'il eût

jamais vu d'armée; mais il alléguoit qu'il avait été chasseur toute sa vie, et que la *chasse étant une image de la guerre*, selon Machiavel : quarante ans de chasse valoient bien pour le moins vingt campagnes. Il voulut être maréchal de camp; et le fut.

Flavacourt disoit que pour être bon capitaine il falloit avoir vu des déroutes, aussi bien qu'avoir gagné des combats, suivant ce que Barrière avoit lu dans le livre de M. de Rohan : cela étant, il prétendoit que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre expérience; tout le monde se souvenant assez du désordre où il se trouva, quand d'Estanges fut fait prisonnier.

On voulut donner le commandement de l'artillerie à Saint-Évremond; et à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint-Germain, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une charge considérable où il n'entendoit rien. Mais

comme il avoit promis au comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normands, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit, et qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grands emplois : il demanda seulement d'être maréchal de bataille, pour apprendre le métier, avouant ingénûment qu'il ne le savoit pas; mais se faisant fort de savoir le Païs, jusqu'aux petits ruisseaux et aux moindres passages, laquelle science il avoit apprise à la chasse avec M. de Vendôme.

Sevigny se contenta du même emploi; mais il fut la dupe de sa modération, quand il vit que pour être maréchal de camp il ne falloit pas être habile homme : il s'érigea de plus en goguenard, et eut l'honneur de faire rire Son Altesse.

Rucqueville, cet ancien serviteur, ne voulut rien faire; et sa longue expérience à la guerre demeura inutile, sous prétexte de ses vapeurs. M. de Longueville, pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas gouverneur de Caën, augmenta ses pensions; mais ce fut en vain : Rucqueville disant hautement qu'il prendroit assez l'argent de son maître, mais que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le ferait jamais.

Franquetot-Barberousse demeura longtemps sans prendre parti; Boncœur entretenant son incertitude par l'amitié du maréchal de Grammont. Durant ses longues délibérations, il ne laissoit pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons offices, se flattant avec joye de la vanité d'un faux crédit. Depuis, étant informé par les lettres de ses amis qu'on travailloit sérieusement à la paix, il fit dessein de quitter le personnage neutre : il lut les Mémoires de César, pour fortifier son esprit, qui n'étoit pas encore bien résolu; quand il vint

au passage du Rubicon, il s'arrêta tout court, comme avoit fait ce grand capitaine; et après avoir un peu rêvé, il s'écria comme lui : Le Rubicon est passé : à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux. Il sort là-dessus avec une émotion extrême, sans regarder Boncœur, sans regarder le petit Henry, sachant bien que la vue des femmes et des enfans peut amollir les plus fiers courages, sans rien dire à pas un de ses amis, il va trouver le duc de Longueville, et lui tenir ce discours : « J'ai tou-
« jours été votre serviteur, mais non pas
« avec un attachement si particulier, que
« cela m'obligeât de vous servir en cette
« rencontre : aujourd'hui je veux entrer
« dans vos intérêts, et viens assurer Votre
« Altesse que je me donne entièrement à
« Elle ». La joye de ce duc fut grande, et de celles qui ne pouvant être renfermées dans le cœur, font d'ordinaire quelque impression sur le visage; mais elle fut modérée, lorsque Barberousse se fut

expliqué de cette sorte : « La déclara-
« tion que je fais n'est pas si générale, que
« je n'y mette encore une condition : je
« prétends demeurer ici, quand vous irez
« à la guerre; ce qu'on ne doit point attri-
« buer à faute de courage, mais à une
« malheureuse rétention d'urine, qui m'em-
« pêche de monter à cheval. Ce n'est pas
« que je veuille être inutile dans le parti :
« je négocierai avec Mme de Matignon, pour
« laquelle j'ai toujours conservé quelque
« espèce de galanterie; et de plus, comme
« vous n'avez ici personne qui sache faire
« de Relations, je prendrai le soin de pu-
« blier vos Exploits. » Ces dernières paroles
remirent entièrement l'esprit du Prince; car,
à dire vrai, la nécessité du gazetier était
grande, et il fut bien aise d'en trouver un
si entendu dans la narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour
voir la grande occasion de la Bouille. Du-
rant son séjour en Normandie, le duc de
Longueville lui communiqua toutes cho-

ses, aussi bien qu'à Varicarville et au comte de Fiesque; mais Fontrailles ne pouvoit goûter cette confiance, ayant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, et de devenir le confident d'une seconde entreprise sur Pontoise. Une si juste appréhension l'obligea de quitter, et d'emmener avec lui le comte de Fiesque, auquel il représenta qu'au point qu'ils gouvernoient leur général, on leur imputeroit tous les désordres qui arriveroient, s'ils portoient les choses à l'extrémité.

Le duc de Retz, dont on avoit attendu de si grands secours, vint accompagné seulement du page qui portoit ses armes et de ses deux fidèles écuyers. Quelques-uns trouvèrent à dire de le voir arriver sans troupes; mais ils furent bientôt satisfaits, quand il leur montra une longue liste des Barons qui demandoient de l'emploi. Il ne tint qu'à deux cens mille écus, qu'il ne mît les Bretons en campagne; et manque de ce peu d'argent, le crédit d'un si grand

11

Seigneur ne servit de rien. Il est vrai qu'il promit de payer de sa personne, et de servir de Duc et Pair dans l'armée de Rouen, avec la même assiduité qu'il avoit fait dans celle de Flandre. Il assura de plus que Montplaisir viendroit bientôt, et donna même quelque espérance du Tapinois. Au reste Belle-Isle étoit en fort bon état; il y avoit garnison dans Machecoul, et l'on faisoit bonne garde à Montmirel. Sa façon de vivre avec les officiers fut tout à fait obligeante; et quiconque étoit assez heureux pour avoir un bufle, ou une hongueline de velours noir, pouvoit s'assurer de son amitié.

Vous voyez les différens emplois des plus considérables personnes du parti. Si quelqu'un s'étonne que je ne dise rien de leurs actions, c'est que je suis exactement véritable; et comme je n'ai vu autre chose, je n'ai rien dit davantage. Cependant je me tiens heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvemens-là, plus par observation, que par ma propre expérience. C'est un

métier pour les sots et pour les malheureux, dont les honnêtes gens et ceux qui se trouvent bien, ne se doivent point mêler.

Les dupes viennent là tous les jours en foule; les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde : jamais tant d'entretiens, de générosité sans honneur; jamais tant de beaux discours, et si peu de bon sens; jamais tant de desseins sans actions, tant d'entreprises sans effets; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel, que la nécessité et la misère. De là vient que les particuliers se plaignent des grands qui les trompent, et les grands des particuliers qui les abandonnent. Les sots se désabusent par l'expérience, et se retirent; les malheureux ne voyent aucun changement dans leur condition, vont chercher ailleurs quelque autre méchante affaire, aussi mécontens du chef de parti, que des favoris.

I

CONVERSATION
DU MARÉCHAL D'HOQUINCOURT
AVEC LE P. CANAYE

II

CONVERSATION
DE M. D'AUBIGNY
AVEC M. DE SAINT-ÉVREMOND

I

CONVERSATION DU MARÉCHAL D'HOQUINCOURT AVEC LE P. CANAYE.

Comme je dinois un jour chez monsieur le maréchal d'Hoquincourt, le Père Canaye qui y dinoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion exige de nous; et après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il fallait éviter plus que la peste ces esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison.

« A qui parlez-vous des esprits forts, dit « le maréchal, et qui les a connus mieux « que moi? Bardouville et Saint-Ibal ont « été les meilleurs de mes amis. Ce furent

« eux qui m'engagèrent dans le parti
« de Monsieur le Comte, contre le cardi-
« nal de Richelieu. Si j'ai connu les es-
« prits forts? Je ferais un livre de tout ce
« qu'ils ont dit. Bardouville mort, et Saint-
« Ibal retiré en Hollande, je fis amitié
« avec la Frette et Sauvebœuf. Ce n'étoient
« pas des esprits, mais de braves gens.
« La Frette était un brave homme, et fort
« mon ami. Je pense avoir assez témoigné
« que j'étois le sien dans la maladie dont
« il mourut. Je le voyois mourir d'une
« petite fièvre, comme auroit pu faire une
« femme, et j'enrageois de voir La Frette,
« ce La Frette, qui s'étoit battu contre
« Bouteville, s'éteindre ni plus ni moins
« qu'une chandelle. Nous étions en peine,
« Sauvebœuf et moi, de sauver l'honneur
« à notre ami, ce qui me fit prendre la
« résolution de le tuer d'un coup de pis-
« tolet, pour le faire périr en homme de
« cœur. Je lui appuyois le pistolet à la
« tête quand un b... de jésuite, qui étoit

« dans la chambre, me poussa le bras et
« détourna le coup. Cela me mit en si
« grande colère contre lui, que je me fis
« Janséniste.

— « Remarquez-vous, Monseigneur, dit
« le Père Canaye, remarquez-vous comme
« Satan est toujours aux aguets : *Circuit*
« *quærens quem devoret.* Vous concevez un
« petit dépit contre nos Pères : il se sert
« de l'occasion pour vous surprendre,
« pour vous dévorer ; pis que dévorer,
« pour vous faire Janséniste. *Vigilate, vi-*
« *gilate :* on ne sauroit être trop sur ses
« gardes contre l'ennemi du genre hu-
« main.

— « Le Père a raison, dit le Maréchal,
« j'ai ouï dire que le diable ne dort jamais.
« Il faut faire de même : bonne garde,
« bon pied, bon œil. Mais quittons le dia-
« ble, et parlons de mes amitiés. J'ai
« aimé la guerre devant toutes choses ;
« Madame de Montbazon après la guerre ;
« et tel que vous me voyez, la Philo-

« sophie après Madame de Montbazon. »
— « Vous avez raison, reprit le Père,
« d'aimer la guerre, Monseigneur, la
« guerre vous aime bien aussi ; elle vous
« a comblé d'honneurs. Savez-vous que je
« suis homme de guerre aussi, moi? Le roi
« m'a donné la direction de l'hôpital de
« son armée de Flandre ; n'est-ce pas être
« homme de guerre? Qui eût jamais cru
« que le Père Canaye eût dû devenir sol-
« dat? Je le sais, Monseigneur, et ne rens
« pas moins le service à Dieu dans le camp
« que je lui en rendrois au collège de
« Clermont. Vous pouvez donc aimer la
« guerre innocemment. Aller à la guerre,
« est servir son Prince ; servir son Prince,
« est servir Dieu. Mais pour ce qui re-
« garde Madame de Montbazon, si vous
« l'avez convoitée, vous me permettrez de
« vous dire que vos désirs étoient crimi-
« nels. Vous ne la convoitiez pas, Monsei-
« gneur, vous l'aimiez d'une amitié inno-
« cente.

— « Quoi, mon Père, vous voudriez que « j'aimasse comme un sot? Le Maréchal « d'Hoquincourt n'a pas appris dans les « ruelles à ne faire que soupirer. Je vou- « lois, mon Père, je voulois : vous m'en- « tendez bien ». — « *Je voulois*...

« — Quels *je voulois*? En vérité, Monsei- « gneur, vous raillez de bonne grâce. Nos « Pères de Saint-Louis seroient bien éton- « nés de ces *je voulois*. Quand on a été long- « temps dans les armées, on a appris à tout « écouter. Passons, passons : vous dites « cela, Monseigneur, pour vous divertir. »

— « Il n'y a point là de divertissement, « mon Père. Savez-vous à quel point je l'ai- « mois?

— « *Usque ad aras*, Monseigneur.

— « Point d'*aras*, mon Père. Voyez- « vous, dit le maréchal en prenant un « couteau dont il serroit le manche; voyez- « vous, si elle m'avoit commandé de vous « tuer, je vous aurois enfoncé le couteau « dans le cœur. »

Le Père surpris du discours, et plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale et pria Dieu secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit; mais ne se fiant pas tout à fait à la prière, il s'éloignoit insensiblement du maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le maréchal le suivoit par un tout semblable; et à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révérence; mais craignant à la fin que le maréchal dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant, je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte et lui dis qu'heureusement le Père Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

« Dieu fait tout pour le mieux, reprit
« le maréchal. La plus belle du monde
« commençoit à me lanterner, lorsqu'elle

« mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle « un certain abbé de Rancé, un petit Jan- « séniste, qui lui parloit de la grâce devant « le monde et l'entretenoit de toute autre « chose en particulier. Cela me fit quitter « le parti des Jansénistes.

« Auparavant je ne perdois pas un ser- « mon du Père Desmâres et je ne jurois « que par Messieurs de Port-Royal. J'ai « toujours été à confesse aux Jésuites de- « puis ce temps-là; et si mon fils a jamais « des enfans je veux qu'ils étudient au « collège de Clermont, sur peine d'être « déshérités. »

« Oh! que les voyes de Dieu sont admi- « rables! s'écria le Père Canaye. Que le « secret de sa justice est profond! Un petit « coquet de Janséniste poursuit une dame, « à qui Monseigneur vouloit du bien. Le « Seigneur miséricordieux se sert de la « jalousie pour mettre la conscience de « Monseigneur entre nos mains. *Mirabilia* « *judicia tua, Domine!* »

Après que le bon Père eut fini ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours, et je demandai à monsieur le Maréchal, si l'amour de la philosophie n'avoit pas succédé à la passion qu'il avait eue pour Madame de Montbazon.

— « Je ne l'ai que trop aimée la philo-
« sophie, dit le maréchal, je ne l'ai que
« trop aimée; mais j'en suis revenu, et je
« n'y retourne pas. Un diable de philo-
« sophe m'avoit tellement embrouillé la
« cervelle *de premiers parens*, *de pomme*,
« *de serpent*, *de paradis terrestre et de*
« *chérubins*, que j'étois sur le point de
« ne rien croire. Le diable m'emporte si
« je croyois rien. Depuis ce temps-là
« je me ferois crucifier pour la Religion.
« Ce n'est pas que j'y voie plus de raison;
« au contraire, moins que jamais : mais
« je ne saurois que vous dire, je me fe-
« rois crucifier sans savoir pourquoi.

— « Tant mieux, Monseigneur, reprit

« le Père, d'un ton de nez fort dévot, « tant mieux : ce ne sont point mouve- « mens humains; cela vient de Dieu. « Point de Raison! c'est la vraye Religion « cela. Point de Raison! Que Dieu vous a « fait, Monsieur, une belle grâce! *Estote* « *sicut infantes;* soyez comme des enfans. « Les enfans ont encore leur innocence; « et pourquoi? Parce qu'ils n'ont point de « raison. *Beati pauperes spiritu*; bien- « heureux les pauvres d'esprit; ils ne pè- « chent point. La raison? C'est qu'ils n'ont « point de raison. *Point de Raison; Je ne* « *saurois que vous dire; Je ne sais pour-* « *quoi*. Les beaux mots! Ils devroient être « écrits en lettres d'or. *Ce n'est pas que* « *j'y voye plus de Raison; au contraire,* « *moins que jamais*. En vérité, cela est « divin pour ceux qui ont le goût des « choses du Ciel. *Point de Raison!* Que « Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle « grâce! »

Le Père eût poussé plus loin la sainte

haine qu'il avoit contre la raison; mais on apporta des lettres de la Cour à monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas: et après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient.

— « Si je voulois faire le politique, « comme les autres, je me retirerois dans « mon cabinet, pour lire les dépêches de « la Cour; mais j'agis, et je parle tou- « jours à cœur ouvert. Monsieur le Car- « dinal me mande que Stenay est pris, « que la Cour sera ici dans huit jours et « qu'on me donne le commandement de « l'armée qui a fait le siège, pour aller « secourir Arras avec Turenne et la Ferté. « Je me souviens bien que Turenne me « laissa battre par Monsieur le Prince, « lorsque la Cour étoit à Gien : peut-être « que je trouverai l'occasion de lui ren- « dre la pareille. Si Arras étoit sauvé, et « Turenne battu, je serois content : j'y

« ferai ce que je pourrai. Je n'en dis pas « davantage. »

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, et le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre M. de Turenne; mais on nous avertit que le convoi étoit déjà assez loin de la ville; ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le Père Canaye, qui se trouvait sans monture, en demanda une qui le pût porter au camp.

— « Et quel cheval voulez-vous, mon « Père! dit le Maréchal.

— « Je vous répondrai, Monseigneur, « ce que répondit le bon Père Suarez au « duc de Médina Sidonia dans une pa- « reille rencontre : *Qualem me decet esse* « *mansuetum;* tel qu'il faut que je sois, « doux, paisible. *Qualem me decet esse* « *mansuetum.*

— « J'entens un peu de latin, dit le « Maréchal : *Mansuetum*, seroit meil-

« leur pour des brebis que pour des « chevaux. Qu'on donne mon cheval au « Père, j'aime son Ordre; je suis son ami, « qu'on lui donne mon bon cheval. »

J'allai dépêcher mes petites affaires, et ne demeurai pas long-temps sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement, mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre Père Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur le beau cheval de M. d'Hoquincourt: c'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action; il mâchoit éternellement son mors, alloit toujours de côté, hénissoit de moment en moment; et ce qui choquoit fort la modestie du Père, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales.

— « Et que vois-je, mon Père, lui dis-je « en l'abordant; quel cheval vous a-t-on « donné là? Où est la monture du bon Père « Suarez, que vous avez tant demandée?

— « Ah! Monsieur, je n'en puis plus, je suis roué... »

Il alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il part un lièvre : cent cavaliers se débandent pour courir après, et on entend plus de coups de pistolets qu'à une escarmouche. Le cheval du Père accoutumé au feu sous le Maréchal, emporte son homme, et lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une chose plaisante de voir le Jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué, et je trouvai le Père au milieu de trente cavaliers qui lui donnoient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une occasion. Le Père recevoit la louange avec une modestie apparente, mais en son âme il méprisoit fort le *mansuetum* du bon Père Suarez, et se savoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le barbe de Monsieur le Maréchal. Il ne fut pas long-temps sans se souvenir du beau Dit de Salomon : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*. A mesure qu'il se refroi-

dissoit, il sentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu insensible; et la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la société, et la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée; mais toutes ces réflexions ne servoient de rien. Il falloit aller au camp; et il étoit si fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied à la tête des fantassins.

Je le consolai de sa première peine et l'exemptai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pu souhaiter. Il me remercia mille fois, et fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en Jésuite réservé qu'en homme libre et sincère. Je lui demandai quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hoquincourt. « C'est un bon Seigneur, me « dit-il, c'est une bonne âme; il a quitté « les Jansénistes : nos Pères lui sont fort « obligés, mais pour mon particulier, je

« ne me trouverai jamais à table auprès « de lui, et ne lui emprunterai jamais de « cheval. »

Content de cettre première franchise, je voulois m'en attirer encore une autre. — « D'où vient, continuai-je, la grande animosité qu'on voit entre les Jansénistes et vos Pères ? vient-elle de la diversité des sentimens sur la doctrine de la Grâce? » — « Quelle folie! quelle folie! me dit-il, de « croïre que nous nous haïssons, pour ne « penser pas la même chose sur la grâce. Ce « n'est ni la grâce, ni les Cinq Propositions « qui nous ont mis mal ensemble : la ja- « lousie de gouverner les consciences a « tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé « en possession du gouvernement, et ils « ont voulu nous en tirer. Pour parvenir « à leurs fins, ils se sont servi de moyens « tout contraires aux nôtres. Nous em- « ployons la douceur et l'indulgence, ils « affectent l'austérité et la rigueur; nous « consolons les âmes par des exemples de

« la miséricorde de Dieu, ils effrayent
« par ceux de sa justice. Ils portent la
« crainte où nous portons l'espérance et
« veulent s'assujettir ceux que nous vou-
« lons nous attirer. Ce n'est pas que les
« uns et les autres n'ayent dessein de
« sauver les hommes, mais chacun veut se
« donner du crédit en les sauvant; et à
« vous parler franchement, l'intérêt du
« Directeur va presque toujours devant le
« salut de celui qui est sous la direction.
« Je vous parle tout autrement que je ne
« parlois à Monsieur le Maréchal. J'étois
« purement Jésuite avec lui; et j'ai la fran-
« chise d'un homme de guerre avec vous. »

Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avoit fait prendre; et il me sembloit que la louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus longtemps; mais, comme la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le Père aussi content de mon procédé, que j'étois satisfait de sa confidence.

II

CONVERSATION DE M. D'AUBIGNY AVEC M. DE SAINT-ÉVREMOND.

Ayant raconté un jour à monsieur d'Aubigny la conversation que j'avais eue avec le Père Canaye.

— « Il n'est pas raisonnable, me dit-il, « que vous rencontriez plus de franchise « parmi les Jésuites que parmi nous : « prenez la peine de m'écouter, et je « m'assure que vous ne me trouverez pas « moins d'honneur qu'au révérend Père « dont vous me parlez.

« Je vous dirai que nous avons de fort « beaux esprits, qui font valoir le Jansé-« nisme par leurs ouvrages ; de vains dis-« coureurs qui, pour se faire honneur

« d'être Jansénistes, entretiennent une
« dispute continuelle dans les maisons;
« des gens sages et habiles, qui gouvernent
« prudemment les uns et les autres. Vous
« trouverez dans les premiers de grandes
« lumières, assez de bonne foi, souvent
« trop de chaleur, quelquefois un peu
« d'animosité. Il y a dans les seconds
« beaucoup d'entêtement et de fantaisie :
« les moins utiles fortifient le parti par le
« nombre; les plus considérables lui don-
« nent de l'éclat par leur qualité. Pour les
« politiques, ils s'employent chacun selon
« son talent, et gouvernent la machine
« par des moyens inconnus aux personnes
« qu'ils font agir.

« Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur
« la grâce, qui traitent cette question si
« célèbre et si souvent agitée; ceux qui
« mettent le Concile au-dessus du Pape,
« qui s'opposent à son infaillibilité, qui
« choquent les grandes prétentions de la
« Cour de Rome, sont persuadés de ce

« qu'ils disent : capables toutefois de chan-
« ger de sentiment, s'il arrive un jour que
« les Jésuites trouvent à propos de changer
« d'opinion. Nos directeurs se mettent peu
« en peine de la doctrine; leur but est
« d'opposer société à société, de se faire
« un parti dans l'Église, et du parti dans
« l'Église une cabale dans la Cour. Ils
« font mettre la réforme dans un couvent
« sans se réformer; ils exaltent la péni-
« tence sans la faire; ils font manger des
« herbes à des gens qui cherchent à se
« distinguer par des singularités, tandis
« qu'on leur voit manger tout ce que man-
« gent les personnes de bon goût. Cepen-
« dant nos Directeurs, tels que je les dé-
« peins, servent mieux le Jansénisme par
« leur direction, que ne font nos meilleurs
« Écrivains par leurs beaux livres.

« C'est une conduite sage et prudente
« qui nous maintient; et, si jamais M. de
« Bellièvre, M. de Legue et M. du Gué-Ba-
« gnols viennent à nous manquer, je me

« trompe, ou l'on verra un grand chan-
« gement dans le Jansénisme. La raison
« est, que nos opinions auront de la peine
« à subsister d'elles-mêmes : elles font
« une violence éternelle à la nature ; elles
« ôtent de la Religion ce qui nous console ;
« elles y mettent la crainte, la douleur, le
« désespoir. Les Jansénistes voulant faire
« des saints de tous les hommes, n'en
« trouvent pas dix dans un royaume, pour
« faire des chrétiens tels qu'ils les veulent.
« Le christianisme est divin, mais ce sont
« des hommes qui le reçoivent, et quoi
« qu'on fasse, il faut s'accommoder à l'hu-
« manité. Une philosophie trop austère fait
« peu de sages ; une politique trop rigou-
« reuse, peu de bons sujets ; une religion
« trop dure, peu d'âmes religieuses qui le
« soient long-temps. Rien n'est durable,
« qui ne s'accommode à la nature : la
« grâce dont nous parlons tant, s'y accom-
« mode elle-même. Dieu se sert de la do-
« cilité de notre esprit et de la tendresse

« de notre cœur, pour se faire aimer. Il « est certain que les Docteurs trop rigides « donnent plus d'aversion pour eux que « pour les péchés : la pénitence qu'ils « prêchent, fait préférer la facilité qu'il y « a de demeurer dans le vice, aux difficul- « tés qu'il y a d'en sortir.

« L'autre extrémité me paroit également « vicieuse. Si je hais les esprits chagrins « qui mettent du péché en toutes choses, « je ne hais pas moins les Docteurs faciles « et complaisans qui n'en mettent à rien, « qui favorisent le déréglement de la na- « ture, et se rendent partisans secrets des « méchantes mœurs : l'Évangile entre « leurs mains a plus d'indulgence que la « morale : la Religion ménagée par eux, « s'oppose plus foiblement au crime que la « raison. J'aime les gens de bien éclairés, « qui jugent sainement de nos actions, qui « nous exhortent sérieusement aux bon- « nes, et nous détournent, autant qu'il leur « est possible, des mauvaises. Je veux

« qu'un discernement juste et délicat leur
« fasse connoître la véritable différence
« des choses; qu'ils distinguent l'effet
« d'une passion et l'exécution d'un dessein;
« qu'ils distinguent le vice du crime, les
« plaisirs du vice; qu'ils excusent nos
« foiblesses, condamnent nos désordres;
« qu'ils ne confondent pas des appétits
« légers, simples et naturels, avec de
« méchantes et perverses inclinations. Je
« veux, en un mot, une morale chrétienne,
« ni austère, ni relâchée. »

LETTRES

LETTRE A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE

LETTRE AU MARQUIS DE CRÉQUY
SUR LE TRAITÉ DES PYRÉNÉES

LETTRE A M. LE MARÉCHAL DE CRÉQUY

LETTRE A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONNE.

Vous me laissâtes hier dans une conversation qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte et à l'avantage des Lettres. Vous devinez les acteurs, et savez qu'ils étaient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti. Beautru ayant fort peu d'obligation à la nature de son génie; et le Commandeur pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux Arts ni aux Sciences.

La dispute vint sur le sujet de la Reine de Suède, qu'on louait de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup

le Commandeur se leva; et ôtant son chapeau d'un air tout particulier : « Messieurs, dit-il, si la Reine de Suède n'avait « su que les coutumes de son pays, elle « y serait encore : pour avoir appris notre « langue et nos manières; pour s'être mise « en état de réussir huit jours en France, « elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont « produit sa science et ses belles manières « que vous nous vantez. »

Beautru voyant choquer la Reine de Suède qu'il estime tant, et les bonnes Lettres qui lui sont si chères, perdit toute considération; et commençant par un serment : « Il faut être bien injuste, reprit-il, « d'imputer à la Reine de Suède, comme « un crime, la plus belle action de sa vie. « Pour votre aversion aux Sciences, je ne « m'en étonne point : ce n'est pas d'au« jourd'hui que vous les avez méprisées. « Si vous aviez lu les histoires les plus « communes, vous sauriez que sa conduite « n'est pas sans exemple. Charles-Quint

« n'a pas été moins admirable par la re-
« nonciation de ses États, que par des
« conquêtes. Dioclétien n'a-t-il pas quitté
« l'Empire, et Sylla le pouvoir souverain?
« Mais toutes ces choses vous sont incon-
« nues; et c'est folie de disputer avec un
« ignorant. Au reste, où me trouverez-vous
« un homme extraordinaire, qui n'ait eu
« des lumières et des connoissances ac-
« quises? »

A commencer par Monsieur le Prince, il alla jusqu'à César, de César au Grand Alexandre : et l'affaire eût été plus loin, si le commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire. « Vous nous en contez bien, dit-il,
« avec votre César et votre Alexandre. Je
« ne sais s'ils étaient savans ou ignorans:
« il ne m'importe guère; mais je sais que
« de mon temps on ne faisoit étudier les
« gentilshommes, que pour être d'église;
« encore se contentaient-ils le plus souvent
« du latin et de leur bréviaire. Ceux qu'on

« destinait à la cour ou à l'armée, alloient « honnêtement à l'Académie. Ils appre- « noient à monter à cheval, à danser, à « faire des armes, à jouer du luth, à vol- « tiger, un peu de mathématique; et c'é- « tait tout. Vous aviez en France mille « beaux gens-d'armes, galans hommes. « C'est ainsi que se formoient les Thermes « et les Bellegardes. Du latin! De mon « temps, du latin! Un gentilhomme en « eût été déshonoré. Je connois les grandes « qualités de Monsieur le Prince, et suis « son serviteur : mais je vous dirai que le « dernier connétable de Montmorency a su « maintenir son crédit dans les provin- « ces, et sa considération à la cour sans « savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et « de bon françois. »

Il fut avantageux au Commandeur que le bonhomme eût la goutte; autrement il eût vengé le latin par quelque chose de plus pressant que la colère et les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau :

celui-ci résolu, comme Sidias de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur et de fermeté.

Tel était l'état de la dispute, quand un Prélat charitable voulut accommoder le différend; ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son savoir et son esprit, il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur, trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant : et lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *Digitis gubernantibus vocem*, il parla de cette force.

« Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai
« que la science fortifie la beauté du natu-
« rel; et que l'agrément et la facilité de
« l'esprit donnent des grâces à l'érudition.
« Le génie seul, sans art, est comme un
« torrent qui se précipite avec impétuosité.
« La science, sans naturel, ressemble à
« ces campagnes sèches et arides, qui sont

« désagréables à la vue. Or, Messieurs, il
« est question de concilier ce que vous
« avez divisé mal à propos; de rétablir
« l'union où vous avez jeté le divorce. La
« science n'est autre chose qu'une parfaite
« connoissance : l'art n'est rien qu'une
« règle qui conduit le naturel. Est-ce,
« Monsieur (s'adressant au Commandeur)
« que vous voulez ignorer les choses dont
« vous parlez, et faire vanité d'un naturel
« qui se dérègle, qui s'éloigne de la per-
« fection! Et vous, monsieur de Beautru,
« renoncez-vous à la beauté naturelle de
« l'esprit, pour vous rendre esclave de pré-
« ceptes importuns, et de connoissances
« empruntées? »

— « Il faut finir la conversation, reprit
« brusquement le Commandeur : j'aime
« encore mieux sa science et son latin, que
« le grand discours que vous faites. »

Le bonhomme, qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt : et pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son

ignorance agréable aux paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux, et une grande satisfaction de lui-même.

LETTRE

AU MARQUIS DE CRÉQUY

SUR LE TRAITÉ DES PYRÉNÉES

Je voudrais bien pouvoir satisfaire votre curiosité, tant sur lés véritables motifs de la paix, que sur tout ce qui s'est passé à la conférence; mais, à vous dire la vérité, vous devriez vous adresser aux confidents particuliers de Son Éminence, qu'une longue et familière conversation avait pleinement instruits de ses secrets. Pour moi, qui n'ai été qu'un simple spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures et des lumières incertaines, que je dois à ma seule pénétration : telles qu'elles sont, je vous les expose volontiers, et vous de-

mande pour toute grâce, que les louanges de M. le Cardinal Mazarin ne vous soient pas suspectes d'adulation : le bien que j'en dis, est un bien sincère, qui n'est point attiré par l'espérance des grâces, ni produit par la gratitude des bienfaits.

Comme le plus grand mérite du Chrétien est de pardonner à ses ennemis, et que le châtiment de ceux qu'on aime est l'effet de l'amitié la plus tendre, M. le Cardinal a pardonné aux Espagnols pour châtier les Français. En effet, les Espagnols humiliés par tant de disgrâces, abattus par tant de pertes, devaient attirer sa compassion et sa charité; et les Français, devenus insolents par les avantages de la Guerre, méritaient d'éprouver les rigueurs salutaires de la Paix. Il souvenait à Son Eminence du beau mot de ce Castillan qui étrangla Don Carlos par l'ordre de Philippe II. *Calla, calla, señor Don Carlos, todo lo que se haze es por su bien :* et touché d'une si amoureuse punition, quand elle a pris

le bien des particuliers, après avoir épuisé les sources publiques, elle a étouffé nos gémissements et réprimé nos murmures, en nous disant paternellement, *Calla, calla, Señor Frances, todo lo que se haze es por su bien.*

Je croirais assez que des considérations politiques ont été mêlées avec une conduite chrétienne, dans la douceur et la bonté qu'a eue M. le Cardinal pour les Espagnols. Auguste, qui voulut donner des bornes à l'Empire, et lui laisser en mourant une grandeur juste et mesurée, pourrait bien lui avoir servi d'exemple dans la modération de sa paix.

Il a jugé que la France se conserverait mieux unie comme elle est, et ramassée, pour ainsi dire, en elle-même, que dans une vaste étendue ; et ce fut une prudence dont peu de ministres sont capables de songer à couvrir notre frontière, quand la conquête des Pays-Bas était pleinement entre ses mains.

Qui ne sait que la destruction de Carthage fut celle de la République Romaine? Tant que Rome eut l'opposition de sa rivale, ce ne fut chez elle que vertu, obéissance. Si tôt qu'elle n'eut plus d'ennemis au dehors, elle s'en fit au-dedans; et eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien à appréhender des Étrangers.

Son Éminence plus sage que les Scipion, n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvénient-là; et profitant de la faute de ses pères, elle a conservé l'Espagne à la France pour l'exercice de ses vertus, et le maintien éternel de son empire.

Quelle différence, Monsieur, d'une sagesse si profonde au déréglement du Cardinal de Richelieu! Il me semble que je vois cette âme immodérée, ne se contenter ni de la Flandre, ni du Milanez; mais dans une conjoncture qu'on n'avait pas eue depuis Charles-Quint, envoyer sept ou huit millions à Francfort, et faire mar-

cher une grande Armée sur les bords du Rhin, pour venger notre nation en la personne de Louis XIII, de l'affront qu'elle reçut autrefois en celle de François I. Je lui vois prendre de nouvelles liaisons avec le Portugal, après la défaite de Dom Louis; je lui vois joindre nos forces à celles de ce Royaume, pour chasser le Roi Catholique de Madrid, sans aucun respect d'une personne sacrée et inviolable.

Cependant il était d'un chrétien de pardonner à ses ennemis; il était généreux de ne pousser pas sa victoire jusqu'à la ruine d'une si belle monarchie; il était politique de n'étendre pas tant nos frontières, que le soin des choses éloignées, nous fît négliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entens les envieux de son Éminence, qui n'osant se prendre directement à la paix, condamnent la manière dont on l'a faite; attaquent la suspension, et cet engagement trop facile des conférences, où

tous les articles d'une paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que monsieur de Turenne n'oublia rien pour dissuader cette suspension; mais il ne considerait pas le véritable motif d'un abouchement si glorieux; et tandis que ce grand Général roulait dans sa tête le triomphe de la Flandre, il ignorait celui que s'était proposé M. le Cardinal dans un combat d'intelligence et de raison.

En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'Europe la supériorité de son génie; et il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'entendement de Dom Louis, qui reconnaissait de bonne foi l'ascendant de son esprit, et l'avantage de ses lumières : mais il arrivait par malheur que la volonté trop opiniâtre de celui-ci, devenait maîtresse à la fin des résolutions de celui-là. Ainsi l'Espagnol emportait grossièrement et sans raison des choses que l'Italien disputait spirituellement et

avec justice. Ce n'est pas que l'opiniâtreté de Dom Louis, lui ait toujours réussi; et quand il se vante de l'abandonnement du Portugal, et du rétablissement de M. le Prince, nous pouvons lui alléguer sa simplicité, dans les munitions qu'il nous a laissées, et l'ignorance du calcul, dans l'évaluation des cinq cens mille écus que l'on a donnés à la Reine.

En tout cas, son Éminence peut se flatter secrèttement de n'avoir pas fait des pas inutiles; l'Alsace, les biens d'Italie, l'abbaye de Saint Waast, peuvent le consoler de la peine qu'il a prise; au lieu que le chimérique Dom Louis, qui s'est amusé à l'intérêt général, a tiré toute la dépense qu'il a faite de son propre fonds.

En vain, il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs affaires, pour en avouer la faiblesse, sitôt que la Paix fut signée : « Allons, dit-il, messieurs, allons rendre grâce à Dieu; nous étions perdus, l'Espagne est sauvée. »

Son Éminence ne fait pas grand cas de ce beau dit, qui sent le vieux Citoyen de Lacédémone; tenant ces exaltations du salut de la Patrie, pour un véritable sentiment de républicain. Elle pense judicieusement que toute paix est bonne, quand par elle on met à couvert des millions qui se consommaient de nécessité dans la continuation de la Guerre. Que le bonhomme Dom Louis n'ait eu pour but que le service de son maître et l'utilité du public, la maxime de M. le Cardinal est que « le Ministre doit être moins à l'État, que l'État au ministre »; et dans cette pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces discoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la Paix, quand nous allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa modération; je puis encore alléguer pour sa justification des raisons qu'il nous a souvent données.

« Les François, dit-il, portent toujours

« leurs vues au dehors, sans regarder ja-
« mais au dedans : dissipés sur les affaires
« d'autrui, ils ne font point de réflexions
« sur les leurs. »

« Ils allègueront qu'après la bataille de
« Dunkerque, et la défaite du Prince de
« Ligne ; qu'après la reddition d'une partie
« des villes, dans l'étonnement des autres,
« la Flandre ne pouvait plus subsister ;
« que les affaires des Espagnols n'allaient
« guère mieux dans le Milanez ; que la
« défaite de Dom Louis avait rempli de
« consternation toutes les Espagnes, épui-
« sées d'hommes et d'argent ; et pour
« parler en terme de Médecin, que le siège
« de la chaleur n'était pas moins attaqué
« que les parties.

« Mais ils ne diront pas que le Cardinal
« de Retz avait fait un voyage en Flandre,
« d'où il était sorti si secrettement, qu'on
« n'avait jamais pu découvrir le lieu de sa
« retraite.

« Ils tairont malicieusement qu'Annery,

« ce premier mobile des Assemblées, allait
« et venait de nuit chez les Gentilshommes
« du Vexin : qu'on avait rencontré proche
« de Hedin, Crequi-Bernieulle ; que Gratot,
« le Montrefor des Provinces, avait tenu à
« Coutances force discours politiques sur le
« bien public.

« Ils tairont que Bonnefon armait les sa-
« bottiers de Sologne, et donnait de la cha-
« leur à ce dangereux parti, qui se for-
« mait contre l'État. »

Il y avait quelque chose de plus pressant encore, dont la seule conscience de M. le Cardinal pourrait rendre témoignage. Quelle gêne a un grand Ministre, maître absolu de la cour, de voir trois Gouverneurs qu'il avait faits , tirer des sommes prodigieuses de la Flandre, sans compter avec lui ! Du tempérament généreux de son Éminence elle eût mieux aimé donner Corbie, Peronne et Saint Quentin aux ennemis, que de souffrir plus long-tems les contributions d'Arras, de Bethune et de la Bassée.

Il faudrait entrer dans son âme pour bien connaître le déplaisir qu'elle a eu de s'être trompée sur Saint Venant, quand le dessein d'en tirer un million est devenu à rien entre les mains de la Haye.

Oudenarde, Ypres et Menin entretenaient véritablement un grand corps; mais à peine y avoit-il au-delà de quoi enrichir le Seigneur Lange. Je passe outre, et pose que la Flandre se fût rendue tout à fait à nous; il eût fallu conserver ses privilèges, et se contenter d'un misérable centième.

Non, non, Monsieur; des Titres, des Seigneuries ne satisfont pas un ministre si solide. Ce qui s'appelle une véritable conquête pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux deniers; et, à son avis, réduire les Gouverneurs, casser des Troupes, retrancher toutes les dépenses, et ne diminuer aucunes levées, c'est proprement « conquérir »; c'est gagner en effet un nouveau Royaume. Avec cela j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'Espagne tous ses

États, et promettra religieusement de ne la point troubler dans la guerre de Portugal. De toutes les possessions du Roi d'Espagne, les seules Indes lui font quelque envie; mais il se console, de ce que les Espagnols en ont les soins, et qu'il aura toujours la meilleure partie de leur flotte.

Voilà, Monsieur, le mystère de nos conférences, et voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le cœur de M. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes vérités sous un autre tour, vous saurez qu'il n'y avoit plus de monarchie Espagnole dans la continuation de la Guerre; encore l'eussions-nous fort affaiblie par la Paix, si M. le Cardinal ne l'eût pas voulu traiter lui-même; sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la faiblesse et la nécessité des Ennemis, au point qu'elles étaient; et la conversation que M. de Turenne eut avec lui sur ce sujet, lui parut le discours

d'un Général intéressé, qui voulait éloigner la Paix, pour se maintenir dans la Guerre.

L'ancienne réputation des Espagnols lui couvroit leur misère présente, ne pouvant s'imaginer qu'une nation si redoutable autrefois, pût être si proche de sa ruine. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, qui n'étaient presque plus que des noms, lui donnaient toujours une grande idée de leur vieille puissance : il ne considéra pas assez l'état où nous étions, pour considérer trop celui où nos ennemis avaient été.

La vertu de Monsieur le Prince dénuée des moyens nécessaires pour agir ; l'image du Cardinal de Retz caché misérablement pour la sûreté de sa vie, rappelaient dans son esprit les désordres passés, et lui faisoient appréhender des révolutions nouvelles. Il concevoit en trois gentilshommes de Normandie vagabonds; en de pauvres paysans de Sologne désespérés, toute la noblesse soulevée, et la révolte de tous les

peuples. Tout le monde, à son avis, l'attaquait, parce qu'il se sentait odieux à tout le monde.

Comme il y avoit en lui un mélange de sentimens différens, il faut considérer le motif d'intérêt, après celui de la crainte. Rien ne le gênoit si fort que la dépense inévitable de la Guerre; et il aspiroit à se voir maître de tous les deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croyoit les finances purement siennes; ce qui a été véritablement un des principaux sujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons; et il comptoit toujours avec les villes que nous laissoient ses Espagnols, celles qui rentreroient au pouvoir du Roi. Mais à parler sainement, les grandes contributions irritoient son avidité; et comme il ne lui étoit pas possible de les partager avec les Gouverneurs, il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la dernière campagne de Monsieur de Turenne lui a donné quelque secrette jalousie; particulièrement ces heureux succès, où sa vanité ne pouvoit s'intéresser, comme elle avait fait ridiculement à la bataille de Dunkerque. un si grand bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier, l'ayant toujours eue dans les événements favorables, pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de leur condition, et les tenir au milieu de tous les progrès, dans la même dépendance.

Il craignoit de plus, qu'incommodé de goutte, de gravelle, et par conséquent moins en état de suivre le Roi, on ne vînt à se passer aisément de lui dans la campagne. Le souvenir des derniers exploits lui en faisoit appréhender de nouveaux; et pour se délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la guerre par une Paix toute de lui, que de voir faire conquête sur conquête, où il n'aurait point de part.

D'ailleurs, il commençait à se lasser de tous les maux qu'il avait fait souffrir à Monsieur le Prince. Sa haine s'étant enfin épuisée, il s'apprivoisait à l'imagination de son retour, et se flattait même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné des Espagnols, et humilié devant lui. Il pensait trouver à la conférence une soumission générale, et faire là, comme bon lui semblerait, le destin de tous les peuples : mais Dom Louis, qui fut souple pour l'attirer, devint fier si-tôt qu'il le vit entre ses mains, et voulut regagner dans la hauteur du Traité, la réputation qu'il avait perdue dans la faiblesse de la Guerre. Et certes, c'est une chose assez remarquable, que les Grands d'Espagne, qu'on nous dépeignoit si fiers, ayent reconnu la supériorité de notre nation par des déférences aux François, qui, sentoient moins la civilité, que l'assujettissement; et que Monsieur le Cardinal, qui seul avait l'honneur et les droits de la

France à soutenir, ait trouvé moyen, avec la force et la raison, de se faire un maître. Il pouvait tout ce qu'il auroit voulu fortement; mais pour avoir pris le parti de la persuasion, et avoir laissé prendre à Dom Louis celui de l'autorité, les Espagnols ont fait la paix, comme s'ils avaient été en notre place; et nous avons reçu les conditions, comme si nous avions été en la leur. Je sus de quelqu'un d'eux que Monsieur de Lionne leur eût été d'une humeur fort épineuse, si son supérieur n'eût levé tous les obstacles qui traversoient la conclusion.

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux ministres; et j'ai trouvé qu'aux affaires particulières, Monsieur le Cardinal était plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs amis; dans les Traités publics, avec nos ennemis même, confiant, sincère, homme de parole, comme s'il eût voulu se justifier aux Étrangers de la réputation où il était parmi nous, et re-

jetter les vices de son naturel sur les défauts de notre nation. Pour Dom Louis, de l'honnêteté avec les particuliers, de la franchise avec des amis, de la bonté pour ses créatures : dans les affaires générales, un dessein de tromper assez profond sous des apparences grossières, et peu de bonne foi en effet sous l'opinion d'une probité établie.

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE CRÉQUY

Qui m'avoit demandé en quelle situation était mon esprit, et ce que je pensois sur toutes choses dans ma vieillesse.

Quand nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et nous nous étudions plus à être bien avec les autres, qu'avec nous. Arrivés enfin à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui est étranger : rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la vie comme de nos autres liens, tout se dissipe, quand on pense en avoir un grand fond; l'économie ne devient exacte que pour ména-

ger le peu qui nous reste. C'est par là qu'on voit faire aux jeunes gens, comme une profusion de leur être, quand ils croyent avoir long-temps à le posséder. Nous nous devenons plus chers, à mesure que nous sommes plus prêts de nous perdre. Autrefois mon imagination errante et vagabonde se portoit à toutes les choses étrangères : aujourd'hui mon esprit se ramène au corps et s'y unit davantage. A la vérité, ce n'est point par le plaisir d'une douce liaison : c'est par la nécessité du secours et de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre.

En cet état languissant je ne laisse pas de me conserver quelques plaisirs; mais j'ai perdu tous les sentiments du vice, sans savoir si je dois ce changement à la foiblesse d'un corps abattu, ou à la modération d'un esprit devenu plus sage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieillesse, plus qu'aux avantages de ma vertu; et d'avoir

plus à me plaindre de la docilité de mes mouvements, qu'à m'en réjouir. En effet, j'attribuerois mal à propos à ma raison la force de les soumettre, s'ils n'ont pas celle de se soulever. Quelque sagesse dont on se vante en l'âge où je suis, il est malaisé de connoître si les passions qu'on ne ressent plus, sont éteintes ou assujetties.

Quoi qu'il en soit, dès lors que nos sens ne sont plus touchés des objets, et que l'ame n'est plus émuė par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence : mais l'indolence n'est pas sans douceur, et songer qu'on ne souffre point de mal, est assez à un homme raisonnable pour se faire de la joie. Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs. Si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse

constitution le dessein d'être constant; car la constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir; et elle est véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister; et au lieu de se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde. Sans la résistance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait : par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présens : je garde ma sagesse pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors, par des réflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas et trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience se forme avec l'âge, et la sagesse est communément le fruit de l'expérience; mais qu'on attribue cette vertu aux vieilles gens, ce n'est pas à dire

qu'ils la possèdent toujours. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont toujours la liberté d'être sages, et de pouvoir s'exempter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a su introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La raison a presque tout fait dans les premières institutions: La fantaisie a presque tout gagné sur elle dans la suite. Or la vieillesse seule a le droit de rappeler ce que l'une a perdu et de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je tiens scrupuleusement aux véritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires, selon qu'ils me choquent ou qu'ils me plaisent: car en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse également de rejetter ce qui me déplaît et de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'intérêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté.

Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus longtemps à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié est le seul qui me soit doux; et n'était la honte qu'on ne répondît pas à la mienne, j'aimerois, pour le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentiments d'amitié peuvent s'entretenir par la seule douceur de leur agrément. Dans un vrai sujet de haïr, on doit se défaire de ceux de la haine par le seul intérêt de son repos. Une âme seroit heureuse, qui pourroit se refuser tout entière à certaines passions, et ne feroit seulement que se permettre à quelques autres. Elle seroit sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie; elle desireroit sans ardeur, espéreroit sans inquiétude et jouiroit sans transport.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éter-

nelle de l'inclination et du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît, sentant presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, et de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. La sagesse règne en paix sur nos mouvements, et n'a qu'à bien gouverner des sujets, au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie; c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison : la passion ne s'opposoit point à ce que j'avois résolu de faire par devoir; et la raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétens pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange ; je confesse au contraire, que j'en ai été plus vicieux: ce qui ne venoit point d'une perversion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisoit agréer

comme une douceur, au lieu de se laisser connoître comme un crime.

Il est certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lorsqu'on est jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laisse pas bien examiner ce que nous sentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainsi parler, à se répandre : la multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à soi, ou pour le plus à un petit nombre d'amis qui s'unissent à nous davantage.

C'est cette humeur-là qui nous retire insensiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'assiduité et l'éloignement. Il nous vient ensuite quelque honte de montrer un vieux visage parmi des jeunes gens qui, loin de prendre pour sagesse notre sérieux, se mo-

quent de nous de vouloir paroître encore en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie et de la gaieté. Ne nous flattons pas de notre bon sens : une folie enjouée le saura confondre ; et le faux d'une imagination qui brille dans la jeunesse, fera trouver ridicules nos plus délicates conversations. Si nous avons de l'esprit, allons en faire un meilleur usage dans les entretiens particuliers ; car on se soutient mal dans la foule par les qualités de l'esprit, contre les avantages du corps.

Cette justice que nous sommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injustes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louer avec importunité le temps dont nous étions, ni accuser sans cesse avec chagrin celui qui leur est favorable. Ne crions point contre les plaisirs que nous n'avons plus ; ne condamnons point des choses agréables qui n'ont que le crime de nous manquer.

Notre jugement doit toujours être le

même. Il nous est permis de vivre, et non pas de juger selon notre humeur ; il se forme dans la mienne je ne sais quoi de particulier, qui me fait moins considérer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les spectacles, les fêtes, les assemblées ne m'attirent plus aux plaisirs qui se trouvent en les voyant : elles me rebutent des incommodités qu'il faut essuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuster. L'abondance me dégoûte dans les repas ; et ce qui est fort recherché me paroît une curiosité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui est plus rare, mais je veux du choix dans les choses qui se rencontrent aisément, pour conserver une délicatesse séparée de tout agrément de fantaisie.

TABLE DES MATIÈRES.

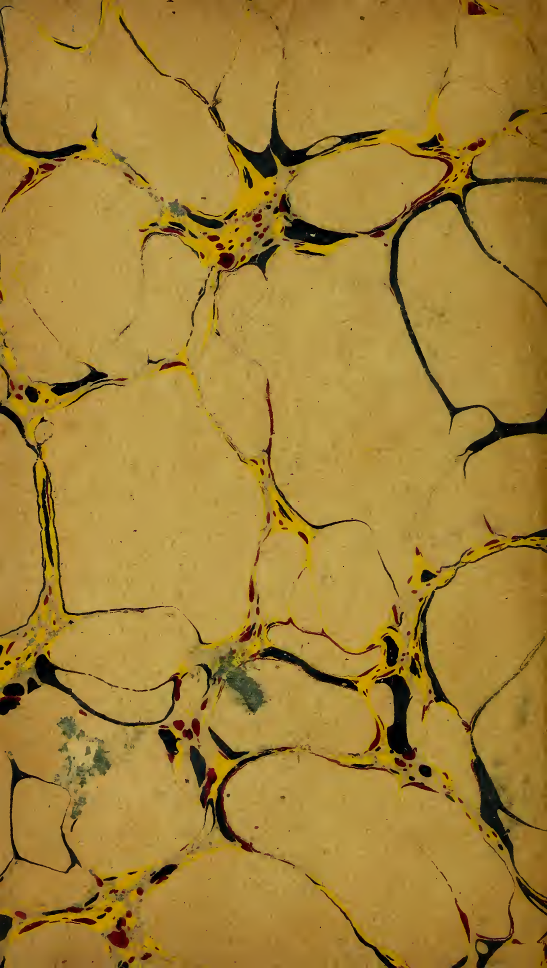
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

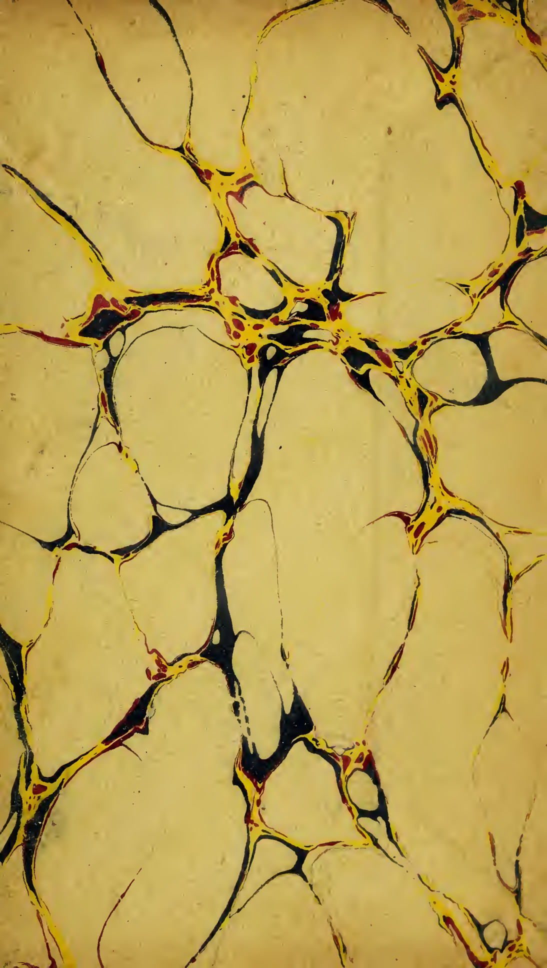
En vente

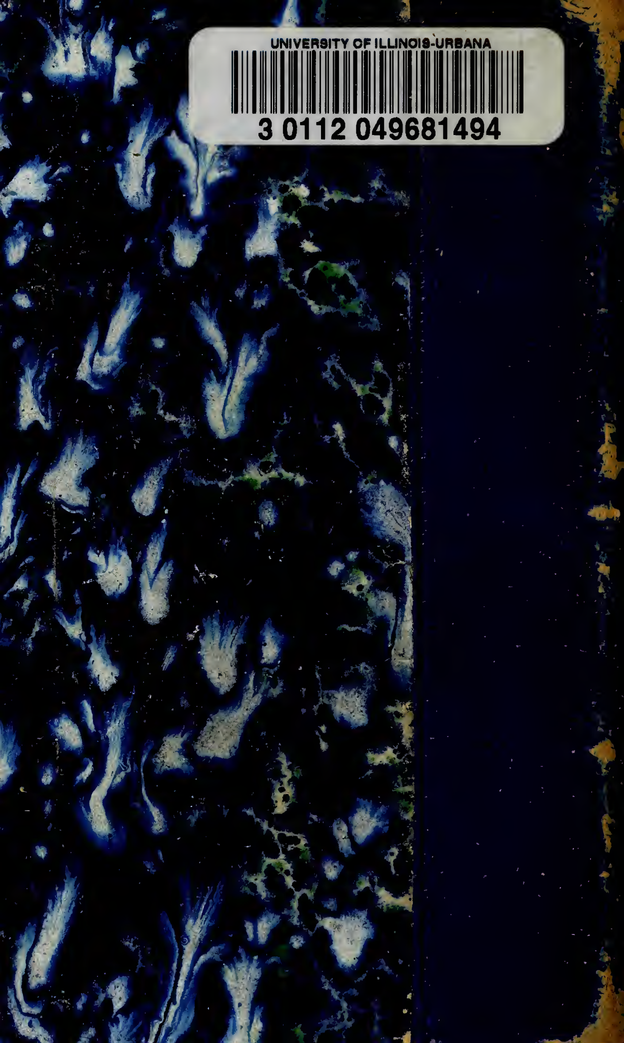
A LA LIBRAIRIE J. HETZEL ET Cie

Arithmétique du Grand-Papa.....	1 vol. in-18,	3 fr.	
Contes du Petit Chateau.........	1 —	3	»
Histoire d'une Bouchée de Pain..	1 —	3	»
Les Serviteurs de l'Estomac.....	1 —	3	»
La France avant les Francs......	1 vol. in-16,	2	»
Le Théatre du Petit Chateau....	1 vol. in-18,	2	»

Paris. — Imp. Gauthier-Villars et fils, 55, Quai des Gds-Augustins






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049681494